

Vol. 3, No 4

L'APÔTRE

Québec, Décembre 1921

L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

Décembre 1921

TEXTE

PAGE		
121	— Noël et Terre Sainte.	J.-ALBERT FOISY
123	— Noël de prodigue.	LE VIEUX MÉNESTREL.
124	— Le Diable au Congrès.	PIERRE L'ERMITE (<i>la Croix</i>).
130	— La corvée de l'érable.	Frère MARIE-VICTORIN, des E. C.
134	— La Cène de Léonard de Vinci.	JEAN VÉZÈRE
136	— Les secrets du lis des champs.	LE VIEUX DOCTEUR.
140	— Éphémérides canadiennes—Novembre 1921.	B. LATOUR.
143	— La machine humaine.	J. COLMOU.
145	— Le cristal de roche.	Mgr L.-A. PÂQUET.
147	— Vieux clochers canadiens (<i>poésie</i>).	B. C. P. (<i>les Nouvelles religieuses</i>).
148	— L'organisation professionnelle.	E. VESCO DE KÉRÉVEN.
151	— L'ouvrier chrétien.	G. D'AZAMBUJA.
154	— Le service de table.	GASTON SORTAIS.
156	— Recettes.	
157	— Pour s'amuser.	
158	— Les verbes en "oir".	
160	— A dire : Les berceuses de l'Enfant-Jésus (<i>poésie</i>).	

ILLUSTRATIONS

129	— La Nativité de Jésus.	(Tableau du Corrège).
135	— La Cène de Léonard de Vinci.	
140	— Sir Edward Kemp.	
140	— L'honorable Jacob Nicol.	
141	— Feu l'abbé Emile Dionne.	
141	— Lord Mount Stephen.	
142	— L'Hôpital de Charlottetown.	
153	— Les matines.	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ L'Apôtre ” est de \$2.00 pour le Canada strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1921

No 4

Noël et Terre Sainte

LA pensée principale du mois de décembre c'est celle du Jour de Noël.

Grands et petits, jeunes et vieux, riches et pauvres, attendent cette fête avec impatience dès que le dernier mois de l'année s'annonce.

C'est que c'est une fête comme on en voit peu dans tout le cycle des solennités religieuses ; c'est aussi, que des traditions chères s'attachent à ce jour.

On ne songe jamais au jour de Noël sans voir dans ses souvenirs les illuminations de la messe de Minuit, sans entendre les joyeux carillons annonçant la naissance du Sauveur, sans se sentir renaître à une piété plus vive et plus confiante.

De plus, après la messe de minuit, après le tribut d'hommages et d'adoration rendu au Créateur du Monde qui s'est abaissé jusqu'à revêtir notre nature déchue, qui ne se souvient des fêtes familiales, des réunions cordiales et des réjouissances saines et traditionnelles?

C'est que la fête de Noël c'est l'anniversaire de notre Rédemption, c'est le mystère d'amour et d'humilité, c'est la joie de tous les cœurs chrétiens.

*

* *

Cette fête de Noël nous reporte naturellement, en pensée, à l'étable de Bethléem ; elle nous fait parcourir avec la sainte Vierge et saint Joseph la route de Nazareth à ce petit hameau que les prophètes avait proclamé si grand à cause du mystère qui devait s'y opérer pour le salut du genre humain ; elle emplit notre pensée des

Lieux Saints, de cette terre bénie où le Fils de Dieu a passé sa vie.

Cette année plus que toutes les autres auparavant, notre pensée doit s'attacher à la Terre Sainte, car les hommes, dans leurs ambitions politiques sont en train d'en faire une terre d'infidèles où tous les souvenirs chers au monde chrétien seront ensevelis.

La guerre qui a duré cinq années a été désastreuse pour tous les peuples qui y ont pris part ; elle l'a été surtout pour la Palestine et la Terre Sainte.

La Société des Nations, dans le partage des dépouilles de la guerre a attribué les lieux Saints à l'Angleterre ; celle-ci a décidé d'en faire un foyer national pour les Juifs et en a confié l'administration à un Juif.

*

* *

En dépit des assurances et des garanties qu'on a fait semblant de mettre dans les traités pour sauvegarder la liberté des groupes non-juifs de la Palestine, on s'aperçoit, aujourd'hui, que toute la politique sionniste du Haut-Commissaire juif de Jérusalem n'a pas d'autre but que d'écraser tout ce qui est chrétien.

De toutes les sources possibles, des plaintes se font entendre et l'on constate que les établissements religieux catholiques de Terre Sainte sont voués à une disparition prochaine si les fidèles du monde entier ne s'empressent d'y porter remède tant par leurs aumônes que par leur influence dans des réclamations solennelles.

L'histoire des vexations de toutes sortes dont les catholiques, surtout les communautés de langue française, sont victimes, aux mains des Juifs qui représentent l'administration anglaise,

aux mains des protestants anglais qui se conduisent comme en pays conquis, est trop longue pour que nous puissions la faire ici. Qu'il suffise de dire que tous les établissements religieux d'enseignement et d'hospitalisation que l'Eglise catholique possède en Terre Sainte, sont dans un dénuement profond.

*

* * *

Les secours qui ont été recueillis un peu partout pour la Terre Sainte, par la Croix Rouge américaine, chez les catholiques comme chez les autres, n'ont servi qu'à intensifier la propagande protestante.

Dans la distribution de ces fonds, ce sont les protestants qui étaient servis les premiers ; ensuite, on s'occupait des schismatiques ; puis, seulement, s'il en restait, on daignait accorder quelques miettes aux catholiques.

Bien plus, dans les ateliers ouverts par les comités de secours, les femmes et les jeunes filles catholiques ne pouvaient trouver de l'emploi qu'à la condition de prier avec les protestants. Les autorités constituées, la presse, tout conspirait à laisser le public dans l'ignorance la plus complète de toutes ces choses, à tel point qu'aujourd'hui, les institutions religieuses dues à la générosité et à la foi françaises sont menacées de ruine complète.

Les RR. PP. Franciscains, gardiens des Lieux Saints veulent porter à la connaissance du public, la grande désolation de l'Eglise Catholique en Terre Sainte. A cet effet le Commissariat de Terre Sainte, à Ottawa, publie une brochure intitulée l'Œuvre de Terre Sainte, où toutes ces choses sont dites.

Le but de cette publication est de renseigner le mieux possible les fidèles du Canada sur la situation que le traité de paix a faite aux catholiques de Palestine et exciter la piété et la générosité des fidèles en faveur de cette œuvre.

*

* * *

Il nous semble qu'à l'occasion de la fête de Noël, une pensée pour le pays trois fois sanctifié par la naissance, la vie et la mort du Sauveur trouverait facilement sa place.

C'est d'ailleurs le très vif désir du Saint Père, que les catholiques du monde entier s'intéressent d'une façon spéciale à l'œuvre de la Terre Sainte.

La misère des sanctuaires de Terre Sainte est grande et il appartient au monde catholique de la soulager. Plus que jamais la liberté de l'Eglise au Tombeau du Sauveur est menacée par l'emprise que les Juifs prennent sur toute la Palestine de par la condescendance et la complicité de l'Angleterre.

Trop de souvenirs attachent les catholiques à cette terre bénie pour qu'ils ne se sentent pas disposés à faire des sacrifices pour la défense des intérêts de l'Eglise dans cette région ; le Commissariat(1) fait un pressant appel à toutes les âmes généreuses et ce n'est pas en vain qu'il compte sur la piété des fidèles.

J.-Albert FOISY.

(1) Commissariat de Terre Sainte, 79 rue Bolton, Ottawa, Ont.

UN CAS ÉTRANGE

Bien qu'on ait vu pendant la guerre les projectiles parcourir dans l'intérieur du corps les trajets les plus extraordinaires, aucun des cas jusqu'ici observés n'approche en étrangeté celui que rapporte le " Lancet ", de Londres.

Il s'agit d'un ouvrier qui, tout récemment, se trouvant au fond d'une cage d'ascenseur de mine, a été traversé de part en part par une tige d'acier tombée sur lui d'une hauteur de 50 pieds, et qui avait plusieurs pieds de longueur et pesait plus de 30 livres.

Cette tige pénétra dans l'épaule gauche de l'ouvrier, traversa tout le corps, la poitrine et l'abdomen de part en part, et ressortant au niveau de la face interne du genou droit, alla se fixer dans le sol.

Pour dégager l'homme ainsi embroché, il fallut scier la tige de fer au niveau du sol.

Transporté à l'hôpital, on lui ouvrit l'abdomen et on constata avec stupéfaction qu'aucun organe essentiel n'était touché et qu'il n'y avait pas hémorragie interne.

Le chirurgien procéda alors par une simple traction à l'extraction de la tige, et peu de jours après, sans même avoir eu la fièvre ou le moindre signe d'infection, le blessé sortait de l'hôpital.

Noël de prodigue

CONTE CANADIEN

Écrit pour l' " Apôtre "



HÉRÈSE Duval était seule à la ferme. Seule et bien triste malgré la joie de la fête de Noël qu'elle aimait entre toutes pour son charme intime et sa divine poésie. Devant le seuil dans le halo lumineux de la porte ouverte par elle pour la troisième fois et d'où elle avait longuement scruté la nuit froide, les flocons de neige fouettés par le vent du nord-ouest dansaient, semblables à des paillettes d'argent. Au delà, c'était l'obscurité impénétrable. Malgré son attention la jeune fille ne distinguait rien. Seule la plainte du vent frappait son oreille tendue aux bruits du dehors.

Maintenant, la porte refermée, prise d'une immense lassitude elle était rentrée dans la salle basse de la ferme et, assise devant l'âtre, elle s'absorbait dans son angoisse, oubliant même de ranimer le foyer où la brise rougeoyait faiblement. Jamais encore Thérèse ne se rappelait avoir passé une nuit de Noël aussi triste. Ses souvenirs d'enfance, ses bonheurs naïfs d'autrefois, puis les veillées joyeuses et intimes des années plus récentes, les récits, les chants avant le départ pour la messe, dans l'atmosphère tiède, parmi les visages souriants, tout cela lui revenait par bouffées à la mémoire accentuant encore l'amertume de la mélancolie présente.

Aussi loin qu'elle pouvait se souvenir des images heureuses se présentaient à son esprit évoquant un passé paisible et gai dont l'aspect riant contrastait plus douloureusement encore avec la réalité de ce soir morne.

Elle était seule ce soir et, à mesure que se prolongeait l'attente fiévreuse, l'angoisse grandissait en elle et la tenaillait plus cruellement.

Les escabeaux vides autour de la salle lui rappelaient ceux qui n'étaient plus là. La mère si vaillante et si douce à la fois, qu'un mal inexorable avait emportée, l'hiver d'avant, ses sœurs, mariées au loin, son frère Louis, enfin, celui sur qui reposait l'espoir et l'avenir de la ferme, celui à qui devait revenir la terre familiale, et qui, quelques mois plus tôt,

ébloui comme tant d'autres par le mirage de la grande ville, était parti sous le coup de la colère du père, lequel l'avait vainement adjuré de rester. De celui-là on n'avait aucune nouvelle. Devant le père on ne prononçait même pas son nom.

Quant au père lui-même, il était l'objet du souci qui la tenait là anxieuse jusqu'à l'effroi. Le vieux Duval, le maître de la ferme était un Canadien de forte trempe. Honnête jusqu'au scrupule il n'eût, pour rien au monde, fait le moindre tort à qui que ce soit. Mais pour le faire céder sur ses propres droits, il fallait, disait-il lui-même, se lever matin. Fier de son titre de Canadien-Français, il y tenait comme à une noblesse. Cette fierté, il l'avait apportée dans l'Ontario où il était venu, voilà 26 ans, reprendre la terre d'un de ses oncles et où il s'était fixé, entouré bientôt du respect de tous.

Dans ce même esprit de dévouement à sa race, à la foi et à la langue des aïeux, il avait accepté le poste de commissaire d'écoles à l'heure où la persécution sectaire contre tout ce qui était français rendait ce poste plus périlleux qu'honorifique ou profitable.

Duval ne savait pas transiger avec ce qu'il considérait comme son devoir. Il avait assumé la charge avec tous ses risques, et il la portait sans crainte ni défaillance. Peu auparavant, l'institutrice, en dépit de règlements iniques avait, quelques minutes durant, chaque jour, enseigné le catéchisme en français. Double crime aux yeux de l'orangisme tyrannique. Des procédures s'en étaient suivies et Duval ayant défendu l'institutrice, se trouvait dans l'alternative de payer une grosse amende ou de subir un emprisonnement. Mais l'année avait été dure et, trop fier pour laisser voir le vide causé par le départ de son fils, le fermier avait épuisé ses économies.

Dès lors, hors d'état de payer l'amende il fallait aller en prison, car, vendre sa terre lui apparaissait comme une déchéance inacceptable. Les amis, il n'y fallait pas compter. La plupart prenaient tout juste le peine de masquer d'un prétexte leurs refus embarrassés. Ce soir, le délai étant sur le point d'expirer, Duval était sorti pour une dernière tentative, sans grand espoir d'ailleurs. Thérèse attendait son retour, priant ardemment pour le succès de ces démarches, faute duquel succès ce serait pour elle l'abandon et la solitude affreuse.

Elle songeait à ce que serait sa vie si un pareil malheur arrivait. Tout à l'heure, rien que pour aller jeter un coup d'œil aux étables, une lanterne à la main, elle avait eu bien peur et il lui avait fallu faire appel à toute son énergie pour ne pas défaillir. L'avenir lui apparaissait bien noir et, de toute sa foi elle se recommandait à l'Enfant Jésus de la Crèche.

Soudain le père ouvrit la porte. Sur le seuil il secoua ses bottes et son capot. Sans une parole il se devêtit et s'assit devant la table. La jeune fille ne l'interrogeait pas. Elle comprenait sa déception et mesurait l'étendue de l'épreuve qui allait s'abattre sur eux. Dans son cœur de chrétienne elle trouvait la force d'offrir son sacrifice et sa tendresse filiale lui suggérait la discrète consolation du silence, la délicatesse prévenante qui sait apaiser sans les irriter les plaies vives.

Bientôt Duval secoua sa mélancolie. Il redressa sa haute taille : " Allons, dit-il, il est temps de partir pour la messe."

— Père, dit Thérèse en ouvrant la porte au retour de l'église, le Bon Dieu ne peut pas nous abandonner. Je l'ai tant prié qu'il nous viendra sûrement en aide.

L'homme ne répondit pas : il regarda longuement sa fille et passa la main sur ses yeux, ce qui était son geste accoutumé dans les moments d'émotion intense. Puis il arrêta son regard sur un objet qui occupait le milieu de la table et qui ne s'y trouvait pas au départ. Comme hypnotisé, il fixait cet objet, ce portefeuille qu'il reconnaissait à présent, car lui-même l'avait jadis donné à son fils Louis, celui qui avait déserté la ferme. Sur le portefeuille, un papier plié en quatre portait quelques lignes :

MON PÈRE,

" J'ai su par les journaux l'amende qu'ils vous ont infligée et j'ai pensé que, seul à gagner chez nous, vous n'avez pas dû pouvoir l'épargner. J'ai vendu mes outils et mon butin, j'ai ramassé mes économies. Je n'ai plus rien à la ville et je languis loin de chez nous. Si vous voulez encore de moi, je serai heureux de reprendre une place au foyer que je n'aurais pas dû quitter.

" Votre fils,

Louis DUVAL "

Longtemps le fermier considéra ce billet, le tournant machinalement dans ses doigts. Il esquissa le geste de le froisser pour le rejeter loin de lui.

Puis, tout à coup, se ravisant, il se retourna vers sa fille :

— Fais-le rentrer, dit-il.

Sans qu'une autre parole ait été articulée, Thérèse avait tout suivi et tout compris. Elle courut ouvrir la porte et cria : " Louis "

De l'ombre toute proche un homme sortit, en franchissant le seuil il se découvrit et attendit respectueux.

Comme pour s'assurer que c'était bien son fils, Duval regarda un instant le nouveau venu ; un peu plus vite que tout à l'heure il passa sur ses yeux sa rude main de travailleur et prononça simplement.

— Entre, mon garçon, nous t'attendions pour fêter, comme autrefois, Noël.

LE VIEUX MÉNESTREL.

Le diable au congrès

JE viens de rencontrer le diable, au coin de la rue Bayard.

Il était tiré à quatre épingles, pardessus gris-fer, col mou, pantalon à l'impeccable pli, souliers Richelieu, chaussettes rose trémière...

— Que fais-tu là... ? lui dis-je... car nous nous tutoyons.

— Je surveille ton Congrès...

— Il t'inquiète donc un peu... ?

— Oh ! si peu !... ricana-t-il d'un ton sarcastique.

Mais, derrière son monocle d'écaille blonde, je surpris le mensonge dans son œil.

Il se mit à marcher à côté de moi.

— Agitez-vous tant que vous voudrez, je vous tiens tous à la gorge... Vos rapports m'amuse... vos vœux dilatent doucement ma rate pourtant si recroquevillée. Vous voyez cette poignée... ?— Il me montra ses doigts osseux — elle a noué sur les yeux des catholiques un bandeau qui ne s'est pas défait depuis un demi-siècle... Ah ! je sais faire les nœuds, moi ?...

Nerveusement, avec sa canne, il me désignait des passants :

— Tiens... ce monsieur chic... ? Il l'a, mon bandeau !... C'est un catholique... tu entends bien... ? un catholique... Or, il est abonné à un journal du matin à moi ; et, en plus, chaque soir, il envoie un employé chercher le journal protestant. Il le lit, le met au panier et de là, ce journal passe et prêche dans toute la maison jusqu'à la cuisine... *Le bandeau !...*

*
* *

Quelques pas plus loin, une jeune femme nous croisa.

Tu la vois... ? Elle va à la messe. Elle est pourtant ma très fidèle abonnée, et me verse trois sous tous les jours... Une goutte d'eau !... dirait un de tes aveugles catholiques. Mais toi, tu sais bien que si une goutte d'eau n'est rien, l'océan terrible n'est fait que de ces gouttes d'eau-là. C'est avec les trois sous de cette baptisée et de ses pareilles que je me bâtis, en plein boulevard, ces palais qui sont mes palais, garnis de linotypes et de rotatives, reliés par fil spécial à toutes les capitales du monde...

... Cette chrétienne, elle aussi a le bandeau !

*
* *

Nous arrivions devant un kiosque. Les yeux de Satan flamboyèrent :

— Compte tes journaux !... Allons, compte-les !... cria-t-il.

Je comptai... Un... deux... trois... quatre... cinq... C'était tout.

— Maintenant, compte les miens !

Sa canne allait, d'un mouvement saccadé, d'une publication à une autre :

— A moi, celle-ci par son premier article !... à moi, celle-là par son feuilleton !... à moi, ce journal, par ses annonces !... à moi, celui-ci, par ses gravures !... Et cet autre !... Et cet autre !...

Au chiffre "quarante-trois" la canne retomba...

Et c'était vrai... A des dosages différents, chaque feuille faisait les affaires du diable.

Un prêtre passa...

Satan le suivit des yeux avec une particulière attention :

— Même celui-ci... *il a le bandeau*... Vois... il est tout en nage... il arrive de prêcher un sermon... un beau sermon !... Il ne m'a certes pas ménagé, le gaillard !... Sa péroraison surtout était étudiée. Mais il s'adressait à quatre cents personnes, convaincues d'avance...

Tandis que moi !... Tu as vu mon kiosque tout à l'heure... ? Examine maintenant à quel point il "rend".

Il était 5 heures du soir, la foule coulait dense, le long des rues et vers les gares... Les employés de tous les bureaux, les ouvriers de tous les ateliers passaient devant le kiosque ; les vendeuses n'arrivaient pas à plier assez vite les journaux... De cinq minutes en cinq minutes, les cyclistes essouffés ravitaillaient en pesants paquets, humides encore des cylindres.

Satan étendit sa maigre main, et d'un ton orgueilleux :

— Ma chaire, à moi, la voilà !... Et ce prêtre qui passe ne voit pas qu'entre ma prédication et la sienne, il y a toute la distance qui sépare les canons lourds et les mitrailleuses de l'arbalète d'autrefois.

... Non, *il ne voit pas* !... constate-le Pierre !... Il ne regarde pas mon kiosque avec des yeux d'épouvante... ce kiosque qui, chaque jour, lui vole les âmes, même les âmes des petits enfants, toutes rachetées par le sang de l'Autre...

Ce prêtre aussi a le bandeau !

*
* *

Le diable s'exaltait :

— A un moment, s'écria-t-il, j'ai eu peur...

... Quand j'ai vu qu'on chassait les religieux des écoles... qu'on volait les fondations et les biens d'Église, je me suis dit : Attention !... Les catholiques ruinés vont avoir besoin de tant d'argent !... La faim fait sortir, même le mouton du bois... Ils ne peuvent pas ne pas remarquer les sommes énormes que *Jubol, Globéol, Cadura, Gibbs, Pink, etc.* consacrent à la presse ; ils vont se dire : Mais si moi, pour mes œuvres, j'en usais aussi de cette presse... ? Si je me servais des journaux... ? Si j'obtenais

une majorité d'actions dans ces "quotidiens" lus par tout un peuple... ? Si je montais, moi aussi, à cette géante tribune pour crier ma misère... et, qui sait !... peut-être retourner l'opinion, *puisque le peuple est à qui lui parle*... ?

... C'était tellement indiqué, que... oui !... je l'avoue... moi, Satan, j'ai eu peur !... Que deviendrait mon empire, si jamais les catholiques, avec leur prestant idéal, leur fécondité d'apostolat, et la bénédiction de l'Autre, retournaient contre moi l'arme terrible de la presse !...

Alors j'ai doublé, triplé *le bandeau*... L'orage a passé. Doucement résignés, les catholiques se sont saignés, une fois de plus, aux quatre veines... Et la presse me reste, avec son influence et ses millions...

*

* *

Satan rajusta son monocle, d'un geste d'orgueil :

— Moi, l'ange des ténèbres, je n'ai pas de bandeau sur les yeux... Et je vois clair... oh ! si clair !...

... J'éprouve surtout ce que les catholiques n'ont jamais senti... la fierté de mon arme magnifique ! Oh ! mon journal, que de fois je l'ai embrassé à la fin de certains grands soirs !...

Car il est l'expression la plus efficace de mon verbe.

Ce verbe, il se fait entendre dès la porte de ma rédaction... Il bondit comme un félin de kiosque en kiosque... Il parle dans tous les quartiers de la capitale... Il envahit les gares... Il prend le train... tous les trains !... le bateau... tous les bateaux !... Sur sa route il entre dans toutes les écoles ; il va de ville en ville, de village en village, de hameau en hameau, de cabaret en cabaret, de chaumière en chaumière... il ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus une seule âme à prendre... Il mobilise même les enfants... Moi aussi j'ai mes pages... Je leur paye même des casquettes !...

Or, cette mainmise universelle, les catholiques ne la connaissent pas... *Le bandeau* !...

*

* *

Nous arrivions à la porte du pauvre petit théâtre en bois, où se tenait le Congrès. Satan

me le montra avec un immense mépris au fond des yeux :

— Ça !...

— Mais j'ai regardé Goliath en face :

— Le cénacle était plus petit encore !... lui criai-je.

Il répondit par un blasphème.

Et moi, je continuai :

— Malgré la vérité insolente de ton trop réel triomphe, je crois, ô Satan, à la victoire de Celui qui a les paroles de la vie éternelle... Je crois qu'un matin se lèvera... Je crois que l'Esprit soufflera... Alors, les catholiques enfin verront clair... Et, ce jour-là oh ! ce jour-là...

Et claquant la porte au nez du diable, j'entrai dans la pauvre salle où, doucement, finement, vivait, palpait partout le souvenir du P. Bailly, ce Dominique des croisades nouvelles qui, le premier, du fond de son P. C. conventuel, a retourné contre Satan l'arme terrible que *le bandeau* empêche de voir.

*

* *

PENDANT QU'ON DORT !

Le diable — tel les punaises — ne s'en va, hélas !... jamais tout à fait.

Il vient de me rattraper sur le trottoir.

— Encore toi ?

— C'est que, mon vieux Pierre, samedi dernier, je ne t'ai fait voir qu'une portion de mon royaume... Il me plairait assez de t'en présenter une autre pour te montrer — oh ! un peu seulement — jusqu'où va le toupet de mon emprise.

Il voulut passer son bras sous le mien, mais je lui criai : "Retro !..."

— Va... prends tes grands airs ! miaula-t-il.

Et haussant ses épaules pointues, il marcha à côté de moi.

C'est le soir...

*

* *

Toute une marée humaine coule sur ces trottoirs qui vont de la Madeleine à la Bastille. Elle coule entre les terrasses de cafés bondées de monde... elle coule coupée et recoupée par les théories de camelots annonçant leur camelotte. Elle coule sous le ruissellement

de lumières les noms de tous les théâtres, les réclames de tous les cinémas, l'appel de tous les films, de toutes les attractions des yeux et des oreilles...

Comme samedi dernier, Satan allonge son maigre doigt :

— Tout cela, c'est à moi !...

Je n'ai rien à répondre... C'est vrai !

Mais Satan insiste :

— Tout cela... et pas seulement les établissements petits et grands où, nettement, crûment, je représente ce que tu supposes, mais une quantité d'autres qui passent pour être familiaux... D'ailleurs, c'est très simple, je ne sais pas s'il existe un film sur cent, que tu pourrais, toi, donner sans coupures...

*

* *

Nous arrivons devant un grand cinéma "de famille".

L'affiche lumineuse annonce qu'on y représente, la Terre, de Zola.

— Tiens, Pierre... essaye de te rendre compte... Pour moi, Zola, c'est du classique, comme qui dirait Polyeucte pour toi... Mais constate ce que j'ai su en tirer...

Il fait alors passer devant mes yeux les légendes expliquant chaque série de vues...

Ces légendes sont épouvantables de crudité.

On a choisi, à dessein, les chapitres les plus corsés ; et, pour les encadrer, on a réquisitionné la grandiose nature de Dieu... On a "tourné" des vues magnifiques de champs, de moissons, de villages ; et c'est dans ce cadre idyllique qu'on fait fumer devant le cerveau du peuple toute une ordure morale.

*

* *

Les yeux de Satan brillent maintenant comme des escarboucles.

— C'est avec ces films-là que je fais encore le meilleur travail parmi la jeunesse... Tiens, regarde?... la représentation se termine...

De l'immense cinéma, je vois sortir des familles, des enfants en foule, des garçonnets, des fillettes, des petites bonnes qui viennent de voir cela !... et qui s'en vont chez eux, les yeux troublés, les mains moites, ne faisant plus

attention à rien qu'à ces scènes que leur mémoire fidèle leur répétera demain, et peut-être jusqu'à la fin de leur vie... Alfred de Musset l'a dit :

*Lorsque la première eau qu'on y verse est impure.
La mer y passerait sans laver la souillure...*

Satan frotte, l'une contre l'autre, ses mains parcheminées et, me fixant d'un air narquois :

— Et puis, tu sais... si cela t'amuse, tu peux ensuite leur faire une heure de catéchisme par semaine...

*

* *

Nous marchons quelque temps sans rien dire, lui, triomphant. Moi pris par toute l'évidence de l'immensité du mal.

Brusquement, le diable devient cinglant :

— Tiens, tu me fais pitié, toi et les tiens !...

Vous savez où, chaque soir, vont s'abreuver les multitudes... vous le savez !... Et dans toute cette enfilade de salles qui, pendant des kilomètres et des kilomètres encadrent la longueur de ces boulevards, vous n'en avez pas une à vous, pas une !... Mais que faites-vous donc de votre argent ?...

— Vous nous l'avez volé, et puis nous allons au plus pressé...

— Et tu trouves que cela ne presse pas !... C'est là que je fais ma plus large moisson... et que j'incendie la tienne !

Et le diable s'allonge des coups de canne dans ses maigres jambes.

— Pas une salle à eux !... Que dis-je, vous n'avez même pas de films !

*

* *

Je proteste aussitôt, car l'abbé Honoré nous a affirmé au Congrès en posséder un certain stock.

Le diable ricane :

— Un parapluie devant le déluge ! Je le connais ton petit abbé Honoré. Je le vois quelquefois, le mercredi, à la présentation des films... Il se tient bien sage dans son petit coin, pendant que mes grands manitous se servent... Et, après, il tâche d'avoir les os... L'autre jour, il n'eût même pas d'os !... Comme il se la-

mentait, une demoiselle de magasin l'a regardé et, se croisant les bras :

— Mais, vous, catholiques, vous ne pouvez donc pas faire vos films vous-mêmes !... Il faut que vous veniez en chercher quelques miettes au fond de nos poubelles !...

Elle lui a dit cela, la petite... Et même, je lui ai fait tirer les oreilles ; car ces coups de fouets peuvent peut-être, par impossible, amener quelque réaction.

*
* *

La demie de 23 heures vient de sonner à la grande horloge du Crédit lyonnais.

Des taxis arrivent, en longues files pour la sortie des théâtres.

L'asphalte sacré moutonne de familles en quête d'autobus, de groupes compacts, de toilettes insensées... On entend les sifflets d'appel des chasseurs des grands bars ; les maisons de jeux et de soupers tâchent de s'imposer par une électricité plus tapageuse ou par une discrétion qui attire les yeux en les reposant.

— Mon pauvre Pierre, crois-tu que, là aussi, les catholiques n'ont pas le terrible bandeau ? Écoute... ? A cette heure-ci, je les entends ronfler à poings fermés... Et moi, à cet heure-ci, à grands coups de faux, j'emplis les immenses greniers de mon immense enfer... Crois-tu que quelques millions placés là, en plein boulevard, ne seraient-ils pas pour vous un geste à faire... ? Crois-tu que ce ne serait pas travailler en pleine pâte... ? et que ma formule à moi : " Etre partout où est le peuple " ne devrait pas aussi devenir la vôtre... ? Tu vois, je suis un bon diable... Je te donne des tuyaux...

*
* *

Je ne répondis pas... Que pouvais-je répondre... ?

— Si j'avais été à ta place quand tu étais curé de Montmartre, continue Satan, j'aurais fondé un Ordre " d'apôtres de la nuit "... Si tu savais le nombre d'âmes qui se perdent quand le soleil est de l'autre côté de la terre, et que les visages ne peuvent pas se voir rougir...

— C'est peut-être pour cela que les Ordres religieux ont la prière de la nuit...

— Je vais te laisser, conclut Satan d'une voix orgueilleuse ; je t'ai montré les kiosques, les bibliothèques, les gares, les théâtres, cinémas... en voilà assez pour toi... Ce n'est d'ailleurs que mon apéritif... L'heure des ténèbres arrive... mon heure à moi... Maintenant, je vais souper !!

— ... !

— Tu ne pourrais pas me dire " bon appétit ! " me siffle Satan en se retournant...

Pierre L'ERMITE.

La Croix.

HARO ! HARO !

Une vieille coutume, qui date du moyen âge, survit dans les îles anglaises de la Manche. Un habitant se croit-il lésé dans ses droits, victime d'une injustice, il n'a qu'à s'agenouiller sur la place du Marché et à s'écrier (en français) : " Haro ! à l'aide, mon prince, on me fait tort ! " et la situation dont se plaint l'indigène doit cesser jusqu'à ce que les magistrats aient rendu un jugement.

Lors de la récente visite que fit le roi d'Angleterre à l'île de Jersey, un touriste, ayant ouï parler de cette curieuse tradition, voulut voir si elle était toujours en vigueur.

Il s'agenouilla à l'endroit indiqué, poussa le cri consacré et... fut arrêté.

Le touriste ayant avoué qu'il cherchait uniquement à satisfaire sa curiosité, a été jugé et condamné à une forte amende pour " avoir manqué de respect à la justice. "

En rentrant le soir chez lui, l'aveugle du pont des Arts fait compter sa recette, qui a été assez abondante.

Sa femme lui reproche aigrement d'avoir reçu de nombreux sous démonétisés.

— Mais ce n'est pas ma faute, s'excuse le pauvre homme ; tu comprends bien qu'avec mon infirmité...

— Raison de plus, glapit la mégère, pour y regarder à deux fois !



LA NATIVITÉ DE JÉSUS

Le Corrège

La corvée de l'érable

***'EST la nuit de Noël. Dans la petite
* C * église de Saint-Jérôme, la messe de
* * * minuit est terminée. Les portes basses
* * * dégorgent sur le perron : glissant la
foule des habitants en capots d'étoffe, des
femmes enveloppées de gros châles et des
enfants un peu étourdis par l'imprévu de
l'heure, de la lumière et des vieux cantiques.

Jacques Maillé avait rangé sa carriole près
du banc de neige de l'autre côté du chemin et,
tout en disposant la robe de fourrure, le vieux
tirait de sa pipe de profondes bouffées. Tenue
sous le bras par un robuste gars d'une vingtaine
d'années, une vieille s'avança, un gros livre
de messe dans sa main ridée.

— Donnez-moi le livre, la mère, dit le jeune
homme, mettez vos mitaines et entortillez-
vous bien ! Il fait un *fret* noir, et la Rivière
à Gagnon, c'est pas chez le voisin !

— Merci bien, mon petit Joseph, et bien des
choses chez vous !

La carriole partit au trot allongé de la
jument noire qui prit le pont, tourna à droite,
suivit un moment la berge de la rivière, puis
s'engagea dans la route des Mille-Isles. Le
Collège et le cimetière n'existaient pas encore,
et le chemin — simple coupée dans la forêt —
montait entre les rangs serrés des conifères
sombres.

Cette nuit-là, il ne neigeait pas, mais la
neige de la veille était partout. Elle palmait
de lambeaux d'ouate les doigts étendus des
rameaux de sapin, elle atténuait la tristesse
des rochers erratiques, elle pavait de marbre
les clairières du bois. C'était elle encore la
bonne neige blanche qui riait sous la lisse du
traîneau, qui naissait de l'haleine de la bête et
revenait en arrière s'accrocher en étoiles
menues sur le châle noir de la vieille.

La pente s'accentua et la jument se mit au
pas.

— Comme ça, Jacques, notre curé organise
sa grande corvée pour après-demain ?

— Oui, Aurélie, et ça m'a l'air qu'il va y avoir
gros de monde !

— Et toi ?

— Oh ! moi, je suis vieux, plus vieux que les
autres. Mais c'est pour la charité, vois-tu. Y
a tant de pauvre monde à la ville. Tu as

entendu qu'on vend le bois de corde douze
piastres de ce temps-ci à Montréal. Les
pauvres vont mourir de froid, bien sûr ! Et
puis, tu comprends, on est pas des enfants, on
sait bien que le curé va profiter de ça pour
avancer son affaire de chemin de fer. C'est un
homme *ben capable*, notre curé, et moi je dis
qu'il l'aura, son chemin de fer !

— J'ai trois cordes de *belle* érable à la *cabane*.
J'ai le temps à *plein* d'en bûcher d'autre avant
les sucres. Et puis, continua l'homme après
une hésitation, depuis le malheur, je me sens
baisser et ce sera peut-être ma dernière charité,
Aurélie !

A ce mot de malheur, un silence peuplé
de souvenirs s'installa entre les deux. Jacques
regarda les étoiles qui luisaient, ardentes sur
l'étroite laize de velours sombre entre les fûts
rigides des épinettes. Aurélie ferma les yeux
et revit la scène de cette soirée d'hiver qui
avait ruiné leur bonheur familial. Arthur, le
fils unique, avait annoncé à son père, entre la
soupe et les crêpes, sa volonté d'aller travailler
à la ville où l'on gagne gros et où, ajoutait-il
amèrement, c'est plus gai que dans le fond
des bois ! Le vieux colon, pionnier de la Rivière-
à-Gagnon, et qui comptait laisser à son fils, les
arpents, fruits du labeur des meilleures années
de sa vie, était entré dans une colère terrible.
La timide intervention maternelle s'était trou-
vée impuissante devant ces deux volontés ten-
dus l'une contre l'autre, comme les chevrons de
la grange. Il s'était dit de ces paroles qui creu-
sent un abîme entre les âmes, et la querelle
avait fini comme ça finit toujours ! Arthur
avait quitté la table, ramassé en hâte ses pau-
vres hardes, chaussé ses raquettes et sans dire
un mot de plus, sans l'embrasser, elle, la mère,
sans regarder en arrière, il s'était enfui dans
la direction de Saint-Jérôme. Au matin, la
terre comptait un enfant de moins, et la neige
achevait d'effacer silencieusement ses traces.
Depuis ce jour le malheur, nul n'avait entendu
parler d'Arthur Maillé, le gars à Jacques, de la
Rivière-à-Gagnon.

A ce souvenir cuisant évoqué durant cette
belle nuit de Noël, où les angelots roses glissent
dans l'air pur allant porter, par-dessus les
bois et les lacs, au fond de la plus humble
cabane du plus pauvre colon, la paix promise
aux hommes de bonne volonté, des larmes cou-
lèrent des pauvres yeux maternels, et saisies par

le froid, se congelèrent au creux des rides dont elles connaissaient si bien le chemin. Courbés sur leur peine, ni lui ni elle ne dirent plus rien, et, cette nuit-là, il n'y eut pas de réveillon chez Jacques Maillé, de la Rivière-à-Gagnon.

On se souvient encore à Saint-Jérôme du 28 décembre 1872. Dès la veille au soir, les traîneaux chargés d'érable commencèrent à déboucher de partout. Les gens du fin Nord ceux de Sainte-Marguerite, de Saint-Adèle et de Saint-Sauveur, arrivèrent les premiers. Et bientôt il y eut autour de l'église une forêt de brancards levés vers la lune. Au presbytère, grand tapage ! Les colons, groupés autour d'un immense crachoir, discouraient bruyamment dans la fumée âcre. Près de la cheminée, debout, la paume de la main soutenant le fourneau d'une longue pipe recourbée, le curé Labelle souriait à tous ces hommes incultes, rudes de visage et hauts de verbe, inspirés et soutenus par son idée. C'était sa famille, à lui, qui en avait sacrifié les joies ; il était leur roi, celui qui les conduirait, la hache sur l'épaule, jusqu'au bout du monde.

— Mes enfants, répétait-il, en lançant au plafond de puissantes bouffées, faites de la terre, rien que de la terre, et laissez-moi ces petits *estèques* qui conduisent à mourir la poche sur le dos !

Le lendemain il faisait un temps splendide, mais froid à pierre fendre. Dès sept heures, plus de deux cents attelages stationnaient sur la rue, devant l'église et dans les cours des maisons. Les chevaux, des pompons rouges aux oreilles, sentaient la litière et leurs naseaux fumaient dans l'air glacial. La tuque sur les yeux, les hommes circulaient pour se réchauffer autour des traîneaux à *ridelles* chargés de rondins d'érable. Sur la belle écorce couleur de vieil argent, sur les sections blondes étoilées de moelle, de petits glaçons perlaient, où le soleil, par instants, allumait des éclairs.

Tout-à-coup, la cloche de l'église s'ébranla, puis sonna à toute volée, secouant sa joie dans l'air pur ; à ce moment, sur le seuil du presbytère, casqué, encapoté, la pipe aux dents, le curé Labelle parut entre ses marguilliers. Les hommes saluèrent d'un vigoureux hurrah ! sautèrent sur leur *voyage*, ramenèrent les guides, et le tintamarre follet des grelots répondit au salut du clocher.

Le curé prit place sur une énorme charge tirée par quatre chevaux blancs. Sur la pile de bois, en fortes majuscules, se lisaient inscrits sur un coton, les mots suivants : " Les colons du Nord ". Les fouets claquèrent et au milieu des cris et des appels la caravane s'ébranla. Jacques Maillé, seul vieillard de toute la corvée, venaient après le curé, menant sa jument noire qui, — la chose fut remarquée — n'avait pas de pompon ! Puis les gens de la Chapelle prirent la file conduits par Pierre Legault, le premier chantre de l'orgue, qui entonna à tue-tête :

" ... C'est la belle Françoise ! "

Groupés par régions, les colons suivaient, assis sur la *couverte à cheval*, pliée en quatre, bien serrés dans leurs capots d'étoffe par la ceinture *fléchée*, laissant pendre leurs jambes chaussées de gros bas à côtes et de souliers de peau. Longtemps les femmes suivirent des yeux la longue procession qui descendait vers Sainte-Thérèse, — énorme chenille noire cheminant lentement sur la plaine blanche.

Il y a bien trente-deux milles de Saint-Jérôme, à Montréal, mais le terrain est *planche*, et l'hiver, il y a des raccourcis bien balisés. On entre tout de suite dans la savane *ruinée* par le feu et unie comme un lac. En ce jour de décembre, la neige récente avait habillé d'hermine les flancs des troncs noircis, et les souches chauves portaient des bonnets blancs. Des pistes fraîches traversaient la route, et les jeunes gens disaient en montrant la lisière sombre vers Mascouche : " Il y a du *chevreux* par ici ! "

Sainte-Thérèse, Sainte-Rose, St-Martin, l'Abord-à-Plouffe virent tour à tour passer la corvée de l'érable. Partout on lui faisait fête et de nouveaux traîneaux s'ajoutaient. Enfin, vers cinq heures, les colons du Nord firent leur entrée dans Montréal par la rue Saint-Laurent. Les réverbères s'allumaient et la cessation du travail commençait à peupler la rue. Une foule compacte, grossie par une escorte de gamins, s'amassa bientôt des deux côtés. Curieux spectacle vraiment que ces robustes gaillards à qui les petits glaçons faisaient des moustaches mérovingiennes, ces chevaux blancs de frimas, cette symphonie naïve de grelots qui disaient à leur façon : " Venez les pauvres, voici du bois ! Venez les pauvres, voici du feu ! "

La voiture de tête attirait surtout l'attention et le Roi du Nord, aussi heureux qu'un triomphateur de Rome, recevait les applaudissements et les saluts et remerciait du fouet. Sur le Champ-de-Mars on s'arrêta, et le curé Labelle harangua le Maire et les échevins réunis pour recevoir la députation des colons du Nord. Derrière lui se pressaient ses chers grands enfants, et il plaida magnifiquement la cause de ces pionniers de la race qu'il ne faut pas abandonner, parce que dans leurs veines coule le plus pur sang de chez nous, à qui il faut fournir les moyens de communiquer avec leurs frères, pour qui enfin, il veut que l'on construise le chemin de fer du Nord. Eux, les colons, ils n'oublient pas leurs frères malheureux, et dans la détresse où la fermeture prématurée de la navigation fluviale a jeté les pauvres de Montréal, le curé Labelle est fier de présenter les deux cents traîneaux chargés du bois de la charité !

Ce fut un beau soir pour les miséreux ! Tous les colons reçurent un billet portant l'adresse d'une famille indigente et se dispersèrent au milieu des cris, des interpellations et du babil tintinnabulant des grelots.

Jacques Maillé ne connaissait guère la ville, n'y étant venu qu'une seule fois dans sa vie. Aussi fit-il monter auprès de lui un gamin amené là par la curiosité et tout fier de grimper sur une voiture *d'habitant* sans risquer un coup de fouet.

Le traîneau enfila la rue Notre-Dame et prit avec précaution, au travers des voitures de charge et des *chars à chevaux*, la direction du faubourg de Québec. La petite jument noire avait bien un peu les oreilles dans le crin au milieu de ce tapage et de tant de choses nouvelles, mais c'était une brave bête, pas *gesteuse*, et elle fit bonne contenance. Sur l'indication du garçonnet, Jacques remonta la rue Shaw, aujourd'hui la rue Dorion, et après quelques arpents s'engagea dans une ruelle étroite et noire. Ce devait être là. Le vieux frotta une allumette et fit relire le numéro par son jeune guide, qui, pour la première fois, ressentit quelque orgueil de son instruction primaire. Il s'arrêta enfin devant une petite maison basse et cagneuse, une cabane plutôt, lambrissée de vieilles tôles lépreuses, dont le toit laissait dépasser un bout de tuyau qui ne fumait pas. de l'unique fenêtre, où manquaient des car-

reaux, jaillissait un prisme de lumière pâlotte où tournoyaient les flocons de neige qui commençaient à tomber. Afin d'avoir les mains libres pour décharger, Jacques noua son fouet à sa ceinture, releva un peu le bord de sa tuque et frappa.

— Entrez ! répondit une voix de l'intérieur.

L'homme appuya sur la clenche de fer, et comme la porte s'ouvrait, Jacques, saisi par la soudaine apparition de la misère, se découvrit et resta muet. La tête protégée par un châle, pelotonnée dans un pauvre manteau, une jeune femme, assise sur une boîte — il n'y avait pas de chaise — serrait contre elle un paquet de haillons d'où émergeait vaguement une tête d'enfant. Un bambin de deux à trois ans, tragique comme la faim et le froid, toute la jeunesse de son petit visage abolie par la souffrance, s'était réfugié derrière elle à l'entrée de l'inconnu. Pas de feu dans le petit poêle à fourneau et pas trace de bois autour. Sur une corde tendue dans un coin quelques langes pendaient raidis et glacés. L'ameublement, presque nul d'ailleurs, décelait la misère noire.

Le cœur du vieillard s'émut. Dans les forêts du Nord, le besoin est chose aussi inconnue que la richesse. L'on travaille dur contre la terre et contre la souche, le vent d'hiver est terrible et secoue les maisons à les faire écrouler, mais, il y a toujours un bon feu dans le poêle et dans l'armoire un bon morceau de pain ?

— Madame, dit-il à la femme qui se levait, surprise, je suis un colon du Nord, et l'on m'a dit de décharger ici mon voyage d'érable.

— Mais, répondit celle-ci qui ne s'expliquait pas bien...

Oui, vous n'en avez pas acheté, n'est-ce pas ? Je comprends, ajouta-t-il en jetant un regard triste autour de lui. Mais voilà ! Nous autres les défricheurs du Nord, nous sommes pauvres aussi, mais nous ne manquons de rien dans le nécessaire et, moi pour un j'ai voulu cette année, que ceux qui sont moins heureux que moi, sachent, au jour de l'an... de quel bois se chauffe le père Jacques Maillé de la Rivière-à-Gagnon.

Et fier de son calembour le visage du vieux s'éclaira d'un bon sourire qui était comme une fleur oubliée par l'automne dans un jardin flétri.

Aux derniers mots, la femme devenue toute pâle, avait fait un pas en avant, et elle ouvrait la bouche quand la porte livra passage à un

homme grand et maigre dont les yeux cernés brillèrent sous les sourcils noirs. Le paletot râpé, les mauvaises chaussures, le chapeau fatigué le désignaient bien comme le maître de ce taudis.

En reconnaissant le nouvel arrivant, — comment ne l'aurait-il pas reconnu! — le vieux Jacques avait reculé d'un pas. C'était Arthur, son Arthur, mais combien changé et vieilli par la misère ! Une minute, le père et le fils se mesurèrent du regard pendant que la jeune femme, effrayée, se réfugiait vers le pauvre lit, dans un angle, et serrait son bébé sur son cœur.

A cette heure même, dans la petite demeure de la Rivière-à-Gagnon la lampe venait de s'allumer, et, agenouillée devant l'image de la Sainte-Famille, derrière laquelle passait le rameau bénit, à demi-baigné dans la lumière jaune descendant de l'abat-jour, la vieille mère priait, son âme tendue toute vers Celui qui console, qui pardonne et qui ramène. La flamme du poêle jetait parfois des ardeurs sur le mur en face, le vent travaillait les poutres du grenier, de sorte que l'âme obscure de la vieille maison semblait s'agiter et demander aussi le retour du prodigue. Au-dehors la solitude était complète sur la terre, tout se taisait dans les bois enneigés ; mais le firmament tout entier, criblé d'étoiles, s'arrondissait en voûte d'église sur la petite maison où son âme, invinciblement croyante traitait avec Dieu ! Et parce que les humbles, ceux qui ont écouté toute leur vie, à chaque heure, la voix divine de la terre, ont des façons directes de prier que nous ne connaissons pas, Dieu, qui est d'abord le Dieu des humbles, entendit enfin la prière maternelle.

Là-bas, au loin, dans la ville trépidante, où le travail seul faisait trêve, mais où le vice et la misère s'agitaient toujours dans la nuit mortante, le père et le fils étaient en face d'un de l'autre, retranchés dans leur orgueil et le souvenir du passé. Jacques hésitait entre la vieille colère qui lui montait au cœur comme un mauvais levain, et son amour — ancien aussi — pour la chair de sa chair ! Se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son cœur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon ?

Aux heures de désastre familial, l'enfant reste encore la ressource suprême, son front pur est le terrain neutre où l'on peut dans un

baiser, exhiler ses rancœurs. Jacques le sentit. Brusquement, il enleva dans ses bras le petit que la surprise avait empêché de suivre sa mère, le baisa, tremblant, en lui disant tout bas :

— Embrasse ton grand-père ! . . .

Puis, d'une voix tranquille, où il n'y avait plus d'orgueil, mais seulement de la pitié et de l'amour, il ajouta comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et résolue à l'avance :

— Donc, Arthur, c'est entendu, tu reviens chez nous ! . . .

La misère et la désillusion sont de terribles dissolvants pour l'orgueil humain. Arthur avait le cœur bien fait. Cédant à un emportement de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard et du premier coup jusqu'aux moelles. Il savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde, qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient — il le comprenait — l'insulte jetée à la face paternelle. A ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui en passant par son enfant, il porta la main à ses yeux. Un flot de larmes, accumulées comme de l'eau derrière un barrage, déborda tout-à-coup, et il tomba à genoux en murmurant :

— Pardon, père, pardon !

Un quart d'heure après, le bébé dormait dans le capot du père Jacques Maillé, et devant un bon feu d'érable, il y avait un vieillard tenant un enfant sur son genou, qui disait à un jeune homme et une jeune femme pleurant tous deux en face de lui :

— C'est la vieille mère qui va en faire une joie quand elle va nous voir tourner le coin de la route !

Quand la corvée sortit de Montréal le lendemain matin, la jument noire avait des pompons rouges et les gens de Saint-Jérôme disaient à demi-voix en se montrant le traîneau où une jeune femme était chaudement installée avec deux enfants :

— C'est le père Jacques Maillé qu'a rapaillé son gars !

FR. MARIE-VICTORIN, des E.C.

La Cène de Léonard de Vinci

GOETHE le premier a fixé l'exégèse de la fresque du Vinci, et l'on n'a pas varié depuis dans son interprétation. Le moment choisi par le peintre est celui où le Maître vient de dire aux douze convives : En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. Le Christ, douloureux, les yeux baissés comme pour ne pas atteindre du regard celui qu'il accuse, étend les mains, du geste d'un homme qui vient de parler et qui maintenant se tait. C'est un moment de silence effrayant. Aussitôt, comme une étincelle électrique, la parole redoutable passe sur les douze visages, y faisant naître des sentiments variés, en rapport avec le caractère de chaque personnage. A gauche : Jean, au cœur tendre, est paralysé par la douleur ; Pierre, irritable, s'informe auprès de lui de qui cela peut être, et son couteau dit assez qu'il le punirait sur l'heure comme plus tard il punira Malchus ; Judas, inquiet, se ramasse sur lui-même avec un air de bête traquée, prêt à nier ; André, loyal, lève les bras, étonné, et ne peut y croire ; Jacques le Mineur, plus perspicace, avertit Pierre qu'il a deviné ; et Barthélemy, tout d'une pièce, se lève pour voir et entendre encore. A droite, Jacques le Majeur, bilieux, se recule saisi d'horreur ; Thomas, le plus vif des douze, a quitté sa place et demande anxieux : " Est-ce moi que tu soupçonnes ? " Philippe, au noble caractère, montre sa poitrine et proteste quant à lui de sa fidélité ; Matthieu répète la nouvelle à ses deux voisins, et ceux-ci, Thaddée et Simon, vieillards calmes aux gestes lents, laissent voir, l'un de l'effroi, l'autre du dégoût.

Le problème que le Vinci s'était posé est donc celui-ci : Douze hommes du peuple, qui, sous l'empire de Jésus, ont tout quitté pour le suivre, apprennent tout d'un coup qu'un traître s'est glissé parmi eux. Quelle sera leur attitude quand celui qu'ils aiment aura prononcé la parole accusatrice ? On vient de voir comment il l'a réalisé.

La Cène contenait pour les artistes contemporains une autre leçon que celle du modelé, et celle-là visait la psychologie du sujet.

Deux défauts étaient alors communs chez les peintres florentins. D'une part, on multipliait, sous prétexte de pittoresque, les personnages accessoires, inutiles, étrangers même à l'action ; de l'autre, on juxtaposait symétriquement les acteurs, et leurs physionomies, ou indifférentes ou identiques, n'exprimaient qu'un état constant sans rapport avec la circonstance présente. Léonard, après avoir affirmé la nécessité de s'en tenir aux seuls protagonistes, enseigne ici à Ghirlandajo, à Botticelli, à Pérugin, qui l'oubliaient, que le dessin doit, reconstituant le désordre de la foule, traduire un moment psychologique du drame et saisir chaque personnage dans une attitude révélatrice qui soit comme un cri involontaire. Il suffit de regarder la Cène du Pérugin au *Cenacolo Di Foligno* de Florence pour voir combien la leçon du grand Léonard était nécessaire. Monotonie, dispersion des personnages, manque de signification, tels sont les défauts de l'œuvre de Pérugin. Pour faire un tableau, il ne suffit pas de juxtaposer des acteurs il faut que chacun d'eux ait sa vie propre et participe à la vie commune. Voyez l'œuvre du Vinci : tous vibrent à l'unisson, d'un bout de la table à l'autre, au son d'une même parole.

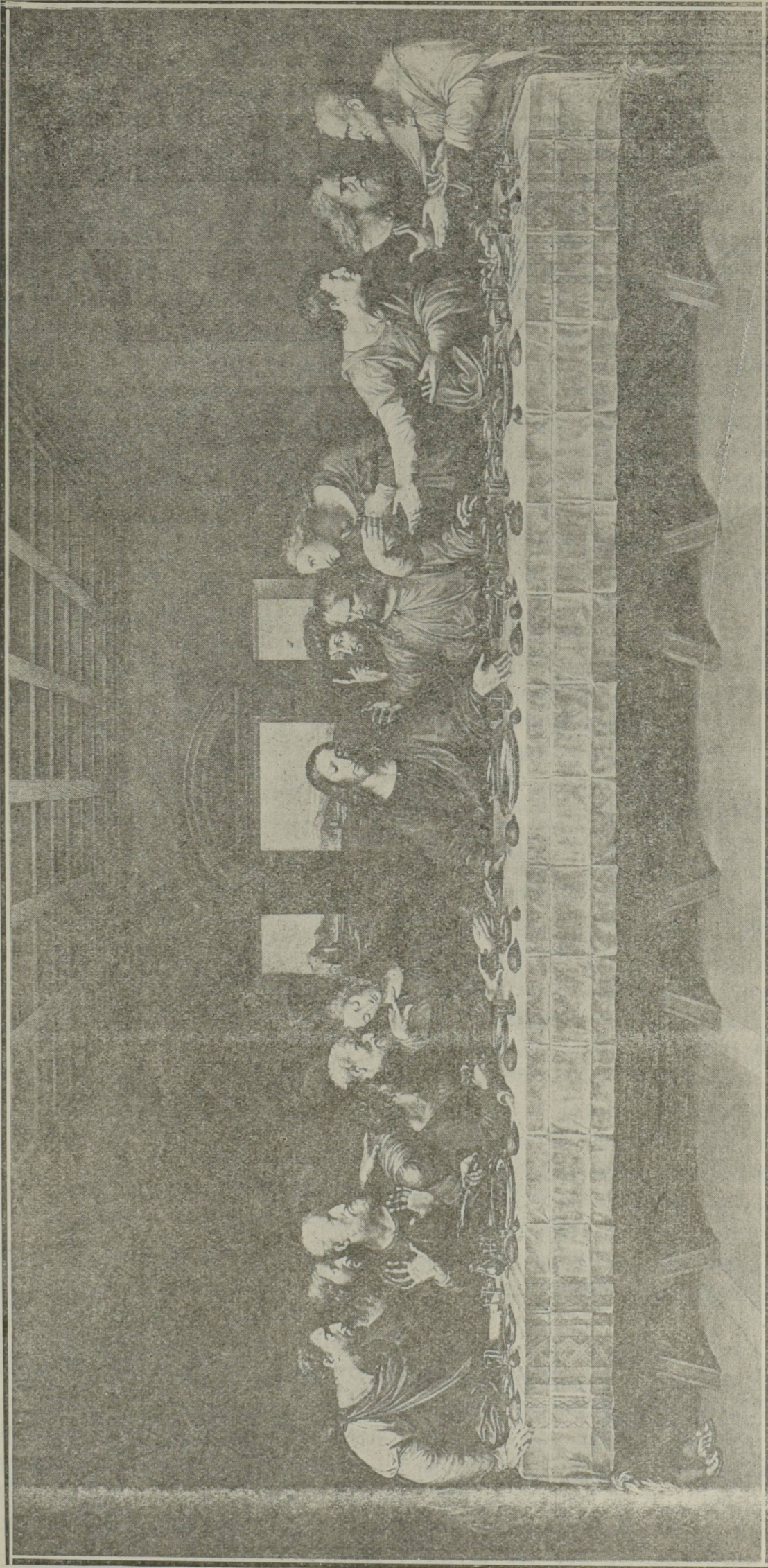
La composition en est admirable. Les apôtres forment quatre groupes de trois, mais l'artiste a eu soin de les unir. Le geste de Jacques le Mineur relie les deux groupes de gauche, et le mouvement de Matthieu fond ensemble les deux groupes de droite. Au milieu, le Christ est seul comme il le sera bientôt quand tous l'auront abandonné. Et Léonard a mis là tout l'art de son époque au point de vue de la perspective. Cette fresque prolonge le réfectoire et semble le continuer. " Quand on entre, dit G. Séailles, on croit voir au fond cette table mise avec ces douze hommes. Les poutres du plafond et les lignes de la salle s'enfoncent dans la muraille."

Cf. *Pages d'Art Chrétien*, deuxième série, p. 18, par Abel FABRE.

TROP DE MONTAGNES

— Alors, mon petit, tu arrives de Suisse, et qu'y as-tu vu, en Suisse ?

— Oh ! je n'y ai rien vu du tout, les montagnes m'empêchaient de voir.



LA CÈNE DE LÉONARD DE VINCI



Les secrets du lis des champs

Azariel était un jeune homme riche. A Jérusalem, la Cité sainte, à Tibériade, belle ville bâtie à la romaine par Antipas, il possédait de splendides demeures. Dans l'austère Judée, dans la gracieuse Galilée, il comptait des fermes nombreuses et d'agréables maisons des champs. Des serviteurs s'empressaient pour satisfaire ses moindres désirs. Il était jeune, il était beau, il était instruit dans les saintes lettres et capable de discuter avec les anciens d'Israël. La culture grecque et la culture latine ne lui étaient pas étrangères. Il aimait l'art, la nature, l'éloquence et les sages pensées des philosophes. Tous l'aimaient, car il était bon...

Cependant Azariel n'était pas heureux.

— Pourquoi es-tu triste ? lui demanda un jour le doux vieillard qui l'avait élevé. Tu n'as plus ton père et ta mère, c'est vrai, mais tu les connus à peine. Ils ne peuvent manquer à ton bonheur. Vois, l'or afflue dans tes coffres, tes troupeaux innombrables couvrent les prairies vertes, le grain abonde dans tes greniers, de somptueuses demeures sont prêtes à te recevoir dans les lieux les plus enchantés de la terre. Quand elles te voient passer le long des routes, les belles filles de Judée qui puisent l'eau aux fontaines te suivent d'un long regard d'admiration et de tendresse. Que te faut-il encore, que désires-tu de plus... Ton cœur est vide parce qu'il est sans amour... Aime !

— Aimer, reprit Azariel, non, je ne puis aimer, je suis trop riche ! Toutes les jeunes filles seront attirées par l'espérance de mes grands biens. C'est pour moi que je veux être aimé, non pour mon or... Toutes m'accepteront avec joie pour leur époux, mais saurai-je jamais si elles aiment mes richesses ou si elles aiment Azariel ?...

— Le vieillard soupira :

— Jadis, tu n'étais pas ainsi, fit-il. Jamais l'aurore ne fut pleine de plus de joie et de plus d'espoirs que ne le fut ta radieuse adolescence, mon fils. Tu étais studieux, tu étais grave, tu observais avec un soin pieux toutes les prescriptions de la Loi. Mais on sentait ton âme enthousiaste et pure chanter sur tes lèvres.

Tes yeux brillaient d'un feu caché. Par instants, il me semblait qu'un rêve intérieur te soulevait de terre, t'emportait d'un élan que je ne pouvais comprendre au-dessus des choses de ce monde.

— Jadis !... Jadis !... murmura Azariel d'une voix étouffée.

Des larmes brûlantes inondèrent son visage. Il s'en fut à pas précipités, cherchant l'ombre et le silence dans la solitude de ses jardins.

— Jadis ! Jadis ! répétait-il avec désespoir.

Et il revoyait la grande minute de sa vie, celle qu'évoquaient sans cesse dans sa mémoire ses regrets et ses remords.

Il y avait cinq années de cela. Il était alors aux confins de la Judée, au delà du Jourdain, et depuis des jours, depuis des mois, il suivait, perdu dans la foule anonyme des disciples, Jésus de Nazareth, le doux prophète de Galilée.

Il l'avait entendu un jour, au bord de la mer de Tibériade, prêchant au peuple, sur une barque amarrée au rivage. Et son âme, en entendant les secrets de cette sagesse sublime, s'était fondue d'enthousiasme et d'extase, et il avait suivi Jésus au sommet des montagnes, dans l'ombre des figuiers, parmi les plaines vertes et jusque dans les déserts arides.

Douces semaines de sa vie ! Jamais il n'en avait connu de meilleures ! Le ciel était pur, la nature souriante semblait recueillie et pieuse comme un temple. Jésus passait, âme de prophète, qui faisait parler cette nature auguste. Et les tiges de blé s'inclinaient sous ses paroles, et le roseau tremblant se redressait au bord des eaux, et le cep de vigne étendait au soleil ses racines noueuses, et la fleur des vallées s'ouvrait, humide de rosée, effleurée par l'aile légère des oiseaux du ciel.

Mais, ce jour-là, ce grand jour de sa vie, quelle séduction merveilleuse le Maître avait exercée sur son cœur ! Sans doute, il était gagné depuis longtemps, mais il n'osait s'approcher de Jésus. Il restait en arrière, auditeur attentif et timide, quelque peu effrayé par la rudesse de Céphas et de ses compagnons.

Or, devant lui, Jésus avait attiré à lui les petits enfants. Il les avait bénis, il les avait embrassés, et, vaincu par le charme délicieux de cette scène, conquis par l'aimable tendresse du rabbi, Azariel était tombé à ses genoux, osant dire enfin :

— Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ?

— Observe les commandements ! avait dit Jésus.

Azariel revoyant en esprit son enfance studieuse et docile, son respect ému de la Loi et des prophètes, avait répondu avec une charmante candeur :

— Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse.

Et Jésus l'avait regardé d'un profond regard d'amour.

Que de choses dans ce regard ! C'était un appel mystérieux à une vie plus haute et plus pure, à une intimité merveilleuse avec le ciel.

— Viens, disait ce regard, pauvre enfant, tu n'es pas fait pour ce monde ! Il y a longtemps que je te vois parmi les foules qui m'écoutent. Ta jeunesse, ta pureté, ta bonne volonté me ravissent. J'attendais cette nuit où la vérité te gagnerait tout entier, où tu tomberais à mes pieds, me demandant le secret du royaume de Dieu. Viens, suis-moi !... Sois mon disciple, mon ami, mon frère... Viens ! Tu ne seras pas déçu... J'ai les paroles de la vie éternelle...

Et le cœur d'Azariel ne s'était point fondu l'amour devant ce regard. Il n'avait point suivi Jésus. Il s'était souvenu avec complaisance de ses palais, de ses richesses. Il n'avait pas eu le courage d'abandonner tout, de n'avoir plus une pierre où reposer sa tête. Il avait eu peur de la société de ces hommes ignorants et grossiers qui entouraient Jésus, peur d'un lendemain que rien n'assurait.

Et il s'était éloigné, triste de se sentir lâche. Depuis ce jour, il avait toujours été triste.

*

* *

Le printemps revenu, après les fêtes de Pâques, Azariel s'empressait de quitter Jérusalem pour remonter au Nord, vers les délicieuses campagnes galiléennes.

Aucune de ses maisons d'été ne lui plaisait autant que sa résidence d'El-Choueir, plaine aujourd'hui désolée, autrefois gracieuse et verte, qui s'ouvrait presque au niveau du lac de Tibériade, cachant sous ses frais bosquets Capharnaüm, Bethsaïde, Magdala, tout le doux pays de Génésareth.

Des jardins de sa maison, Azariel voyait le lac bleuir entre les feuilles des tamaris et des lauriers-roses. Des oiseaux nageurs couvraient les eaux transparentes ; des barques s'échouaient sur la grève, parmi les rocs et les galets. A l'Ouest, ondulaient les hauts plateaux arides de la Gaulonitide et de la Pérée ; au Nord, les arêtes neigeuses de l'Hermon se découpaient en lignes blanches sur le ciel.

Parfois, cédant à l'enchantement de cette nature incomparable qui semble prodiguer toutes ses grâces sous la caresse de la saison dorée, Azariel sortait dans la campagne.

La terre était un tapis de couleurs vives. Des terrasses blanches de Bethsaïde tombaient des rires et des chants ; sous des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers, près des sources murmurantes, les fermes étaient tapies, leurs murs frustes voilés de vignes et de figuiers.

Des tourterelles sveltes, des merles bleus, si légers que le bout de leur aile ployait à peine les hautes herbes des prairies, s'envolaient sous les pas du jeune homme, dans un rayon de soleil ; et, fermant au loin ce décor de paradis, les montagnes fauves dessinaient sur l'horizon la sereine beauté de leurs lignes harmonieuses.

Devant les merveilles de ce printemps, Azariel, secouant sa lourde tristesse, songeait :

— Mon vieux maître a raison... Mon cœur est vide. Je devrais aimer... Qui donc m'aimera, non pour mes richesses, mais pour mon âme ?

Devant ses yeux passait tout à coup une vision de jeune fille. Il y en avait de plus belles, il n'y en avait pas de plus touchantes !

Elle s'appelait Alba. Deux mois plus tôt, un soir, à Jérusalem, elle était venue, petite fille inconnue, demander toute rougissante une faveur au riche Azariel.

— Deux de mes frères sont très serviteurs, avait-elle dit. Ils sont malades. Personne ne peut les soigner comme leur sœur. Accepte-moi comme servante, afin que je sois près d'eux pour plus vite les guérir.

Azariel avait accepté Alba, et le lendemain il avait appris que les frères de la nouvelle servante étaient atteints d'un mal répugnant qu'ils supportaient avec patience. A peine arrivée, Alba avait pansé leurs ulcères sans dégoût, en leur parlant avec une tendresse infinie.

Ses frères secourus, elle s'était efforcée de secourir aussi tous ceux des autres serviteurs qui avaient besoin d'aide ou de réconfort. Elle consolait ceux qui pleuraient, riait avec ceux qui avaient de la joie, témoignait un respect affectueux aux vieillards, et parfois prenait sur elle de faire la moitié de leur tâche pour leur procurer un plus long repos.

La louange d'Alba était sur toutes les lèvres. Quand elle paraissait, les fronts s'éclairaient comme au passage d'un rayon de soleil, et Azariel s'était surpris plusieurs fois dans les jardins, errant aux alentours de la cour des servantes, pour écouter la voix si claire de la jeune fille, qui chantait, le soir, après le retour des troupeaux tandis que les serviteurs l'écoutaient, assis sur la margelle du puits.

— Aimer, aimer, murmurait Azariel ; me serait-il permis d'aimer, de goûter à mon tour la joie de la vie, d'oublier mes tristesses ?

Et, le cœur battant, il continuait sa marche, contournant parfois les rives du lac, le long de cette anse harmonieuse qui s'étend, golfe minuscule, des murailles de Tibériade à l'entrée du Jourdain.

*
* *

Or, ce soir-là, un soir de printemps, plus doux, plus tendre que les autres soirs, Azariel promenait ses rêveries à travers les campagnes en fleurs, lorsque, au détour d'un chemin vert, il aperçut une femme qui puisait de l'eau à une source. Sa tunique de lin blanc faisait une tache éclatante dans l'ombre profonde du bosquet de platanes. Le pied posé sur la pierre de la fontaine, elle inclinait son corps souple pour remplir dans le bassin transparent sa cruche pleine, elle l'enleva pour la poser sur son épaule, et ses beaux bras, levés pour soutenir l'amphore, elle redescendit le chemin, fine silhouette blanche découpée sur le ciel rose du soir. A la grâce du geste, Azariel reconnut Alba. Il marcha vers elle, l'appela par son nom.

Alba leva ses grands yeux pur vers le beau jeune maître qui était toujours triste.

— Pose ta cruche, commanda Azariel, je veux te questionner sur ta famille, sur ta patrie.

Alba obéit en tremblant, et ils s'assirent au bord du chemin, dans l'herbe fraîche, où jaillissaient de toutes parts les corolles immaculées des lis.

— Ma patrie, murmura la jeune fille, c'est Jéricho, la ville des roses... Mon père était le chef des publicains de cette ville... Il était riche...

Azariel se sentit ému de pitié.

— Tu as été élevée dans l'opulence, fit-il... Pauvre enfant qui te vois réduite aujourd'hui à remplir les devoirs vulgaires d'une servante !... Je sentais bien que tu ne ressemblais point aux autres filles de ton entourage, que tu étais plus délicate plus fine, plus fragile... Petite Alba, je te replacerai dans le rang qui te convient... Le charme de ta douce vertu a ravi le cœur de ton maître... Vois, les vignes sont en fleurs, l'hiver est dissipé, les pluies ont cessé, la voix de la tourterelle se fait entendre dans les champs. Je t'aime. Je veux faire de toi mon épouse, si tu consens à m'accepter pour époux.

Azariel palpait d'émotion... Dans la douceur du soir tombant, dans l'enchantement de la terre de Génésareth, les paroles du Cantique des cantiques lui étaient venues tout naturellement aux lèvres. Mais, soudain, une terreur poignante éteignit sa joie. Il eut peur de voir la petite servante extasiée se retourner vers lui avec des mots de reconnaissance, peur de deviner dans ses yeux étincelants l'ivresse de devenir riche, puissante, enviée...

— Qu'elle m'aime ou qu'elle ne m'aime pas, songea-t-il, elle acceptera avec transports parce que j'ai de grands biens...

Mais Alba ne retourna pas la tête. Ses yeux doux continuèrent à errer sur les eaux bleues du lac et son jeune visage devint grave :

— Je ne serai point ton épouse, fit-elle d'une voix lente. J'ai déjà un fiancé...

— Dis-moi son nom, supplia Azariel, surpris de trouver pour la première fois de sa vie un obstacle à ses désirs.

Alba regardait toujours le lac, on eût dit que, dans les barques qui le sillonnaient, elle reconnaissait de loin une silhouette aimée.

Elle murmura sans un souffle :

— Il s'appelait Jésus de Nazareth.

— Jésus ! reprit Azariel épouvanté, tu as connu Jésus ?

Alba reprit :

— Mon père habitait Jéricho. Il était chef des publicains et se nommait Zachéc. Un jour, Jésus passa par la ville. Mon père avait envie de le connaître, mais, ne pouvant

l'apercevoir à cause de la foule et parce qu'il était fort petit, il monta sur un sycomore. Jésus étant venu en cet endroit leva les yeux et dit : " Zachée, hâte-toi de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison." Mon père reçut le Maître avec joie et lui offrit un grand festin, puis il lui dit : " Seigneur, je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois autant." Et depuis ce temps Zachée fut le disciple de Jésus, et après la mort du rabbi, il fit mieux encore. Tout l'argent qui lui restait, il le distribua aux malheureux, et maintenant il annonce le royaume de Dieu en Judée, avec Pierre, Marc, Matthieu, qu'on appelle Lévi, Jean, fils de Zébédée, Barnabé de Chypre...

— Et toi, répliqua Azariel avec un sombre désespoir, ton père n'a pas pensé à toi quand il a distribué son bien aux pauvres ? N'est-ce point le premier devoir du père de pourvoir à la subsistance de sa fille ?

— Moi, continua doucement la jeune Alba, moi, je servais Jésus au festin que mon père lui donna dans notre maison de Jéricho. Des lis parfumés croissaient sur les terrasses. J'avais douze ans. Jésus, me regardant, me dit : " Enfant, reste pure comme ces lis..." Dans ce doux regard, le Maître avait pris mon cœur à jamais.

Azariel restait silencieux. Il se rappelait un autre regard de Jésus, celui qui s'était posé sur lui avec tant d'ineffable tendresse pour lui adresser le grand appel :

— Viens !... Suis-moi !...

Cependant il reprit :

— Et tes frères ? Un mal terrible les ronge et ils sont obligés de servir un maître. Ton père n'aurait-il pas pu songer à eux ?

Alba, répondit :

— Ceux dont tu parles sont mes frères selon la foi, mais non selon la chair. La fiancée de Jésus se fait la servante des pauvres, des souffrants, des infirmes... Voilà pourquoi elle est entrée dans ta maison.

— C'est beau de renoncer à tout, fit Azariel, mais ce n'est point sage. L'homme doit songer à ses enfants, aux accidents possibles de la vie, à la vieillesse...

— Tu dis la vérité, répliqua Alba. Tel est en effet le premier devoir de l'homme qui bâtit un foyer, qui fonde une famille... Mais nous,

les élus de Dieu, nous ne sommes pas des hommes, nous sommes d'autres Chrits...

Elle se détourna, cueillit près d'elle, parmi l'herbe haute, un grand lis éclatant.

Dans l'ombre croissante du crépuscule, la fleur royale resplendissait, riche corolle satinée d'où jaillissait comme une aigrette précieuse le faisceau des étamines d'or.

— Regarde, murmura Alba. Le Maître a rencontré d'autres hommes qui te ressemblaient, Azariel. Il a connu d'autres cœurs pareils au tien, que retenaient à la terre l'amour des richesses ou le souci du lendemain... et à ces cœurs très hauts, très nobles, à ces cœurs que la vérité totale peut seule remplir, Jésus a dit : Considérez les lis des champs et voyez comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. Cependant, je vous le déclare, Salomon, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux..."

Elle parlait encore. Azariel ne semblait plus l'écouter. Il avait laissé tomber sa tête dans ses mains et s'absorbait dans ses pensées.

C'était déjà presque la nuit. Le dernier reflet du jour traînait encore vers l'Ouest, sur les eaux roses du lac de Tibériade. Des lumières s'allumaient à Capharnaüm. Une brise tiède, chargée de parfums, agitait les feuilles bruissantes des platanes, et au zénith, dans le ciel idéalement bleu, une étoile venait de s'ouvrir, toute pâle, comme une fleur d'argent.

Alba s'était tue. Les yeux levés vers l'azur, elle priait. Du lis, froissé dans ses doigts, un pénétrant arôme montait vers Azariel.

Le jeune homme se redressa enfin. Il embrassa d'un long regard attendri le lac rosé, la plaine d'El-Choueïr, les proches bourgades, les sereines montagnes.

— Alba, dit-il, et sa voix semblait plus solennelle dans la majesté du soir, Alba, le monde ne me satisfera jamais... Moi aussi je veux aller à ce Jésus qui seul a les paroles de la vie éternelle. J'ai compris le double secret du lis des champs : chasteté, pauvreté !

Et tandis que la jeune fille, inondée de joie, tombait à genoux pour remercier Dieu :

— Alba, ajouta-t-il, nous repartirons demain pour Jérusalem, je distribuerai mes biens aux pauvres et tu me conduiras à Pierre.

EPHEMERIDES CANADIENNES



SIR EDWARD KEMP

NOVEMBRE 1921

1.— A Ottawa décède Lady Laurier, à l'âge de 80 ans. Elle avait épousé le 13 mai 1868 Wilfrid Laurier alors jeune avocat d'Arthabaskaville où il rédigeait un journal *Le Defricheur*. La disparition de la compagne vénérée du grand chef libéral cause un mouvement de profonde sympathie dans tout le Canada français.

2.— Après un procès retentissant, les nommés Palmer et Binette, tous deux accusés du meurtre de Blanche Garneau de notre ville, sont acquittés par les petits jurés.

3.— S. G. Mgr Prud'homme, le nouvel évêque de Prince-Albert et de Saskatoon, arrive dans sa ville épiscopale de Prince-Albert, où il est intronisé par S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Regina.

— Sir Edward Kemp, ministre sans-portfolio dans le cabinet Meighen, est nommé sénateur en remplacement de feu le sénateur Nicholls.

5.— Des profondeurs septentrionales de l'Alberta arrive la désolante nouvelle qu'un ouragan formidable a complètement détruit l'église historique de la Mission du lac La Biche. Elle était la seconde en ancienneté, de tout l'Alberta, et fut construite par feu Mgr Faraud, O.M.I.

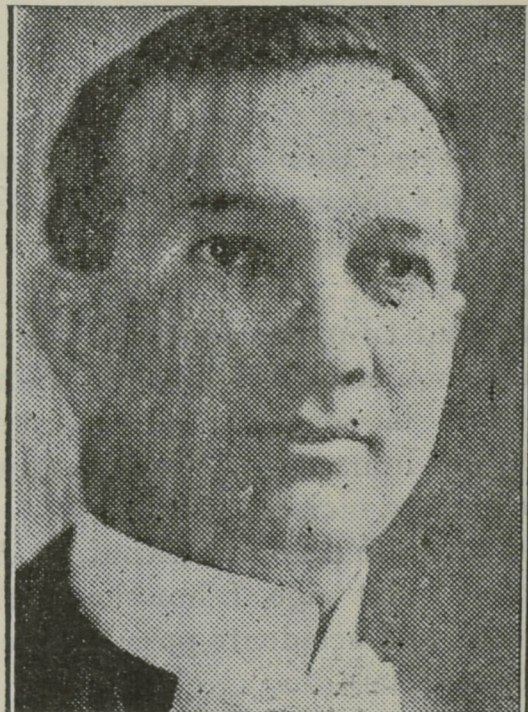
7.— Un nouveau journal hebdomadaire français *La Presse frontière* vient de paraître à Windsor, Ont. Ce nouveau journal promet de servir de son mieux, dans les sentiments d'une parfaite indépendance, les intérêts de nos compatriotes de foi catholique et de langue française dans la région d'Essex, dite péninsule ouest-ontarienne.

8.— Le brigadier-général Archibald-N. MacDonald, de Toronto, remplace au sénat canadien, l'honorable M. Claude MacDonnell, qui a démissionné.

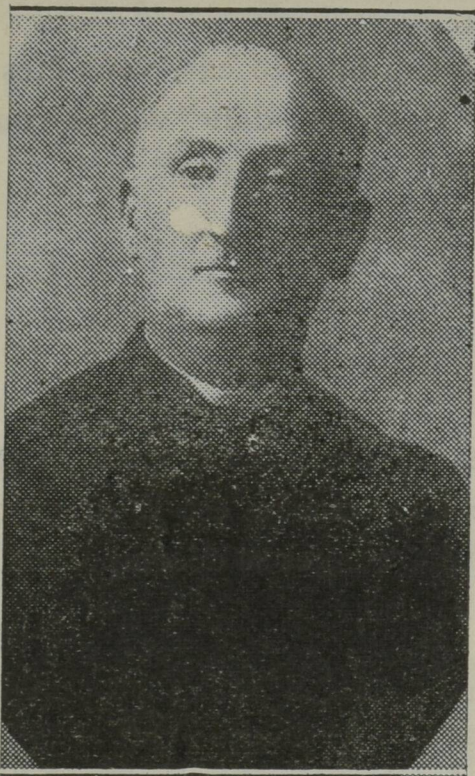
— Le premier ministre du Canada, l'hon. M. Meighen, tient une assemblée politique à Québec, à la salle du Manège Militaire. Environ 8,000 personnes y assistent.

— M. P.-M. Draper, secrétaire du Congrès canadien des Métiers et du Travail, est nommé directeur de l'Imprimerie de l'État, à Ottawa, nouvelle position créée lors de la récente réorganisation de ce service. Un salaire initial de \$4,000 pouvant atteindre le maximum de \$5,000 est attaché à cette fonction.

9.— La dette, par tête, à Montréal, d'après la population accusée par le bottin de Lovell, serait de \$154.38, et la taxe, par tête également, de \$29.38. La dette nette de cette ville est portée à \$119,328.069, pendant que son revenu annuel se chiffre à \$22,479,448. De 1912 à ce



L'HON. JACOB NICOL



Feu l'abbé EMILE DIONNE

jour, la dette a augmenté de \$70,763,575, et le revenu de \$13,289,592.

10.— L'Université Laval inaugure cette année un cours de langues étrangères. Le titulaire de cette chaire, M. Joseph Belleau, avocat de Québec, enseignera l'espagnol, l'italien et l'allemand.

11.— Troisième anniversaire de la signature de l'armistice. Lord Byng de Vimy, gouverneur-général du Canada, adresse, à cette occasion, le message suivant au peuple de notre pays : "Honorons les morts en aidant les vivants".

— Le prince René de Bourbon-Parme, frère de l'ex-impératrice Zita d'Autriche, est de passage à Montréal.

12.— Les chevaliers de Colomb de Québec commencent dans la région une campagne de souscription en faveur du Collège Mathieu de Gravelbourg.

15.— D'après des statistiques préparées par le Ministère du Travail à Ottawa, on constate une diminution dans le coût de la vie. Pour la nourriture seulement, la moyenne en octobre par famille de cinq personnes, a été de \$11.48 par semaine, contre \$11.82, le mois précédent.

16.— Sir Lomer Gouin, candidat libéral pour le Parlement fédéral dans la circonscription Laurier-Outremont, de Montréal, adresse au lieutenant-gouverneur en conseil l'acte de sa démission comme conseiller législatif pour la déviation Salaberry.

— A la suite de nombreuses protestations qui se sont élevées de tous les principaux centres de Montréal lorsque les résultats du dernier recensement furent connus, le gouvernement d'Ottawa décide de recommencer ce

recensement. Ce sont les facteurs qui sont chargés de la tâche.

17.— D'après le recensement canadien qui s'achève, la province de l'Alberta aurait, en 1921, une population de 518,995 âmes, alors qu'elle n'en comptait que 374,663 en 1911.

20.— La paroisse de St-Charles de Limoilou célèbre le 25e anniversaire de sa fondation. A cette occasion on met en vente l'*Histoire de Limoilou*, joli volume illustré que vient de publier, le R. Père Alexis, cap.

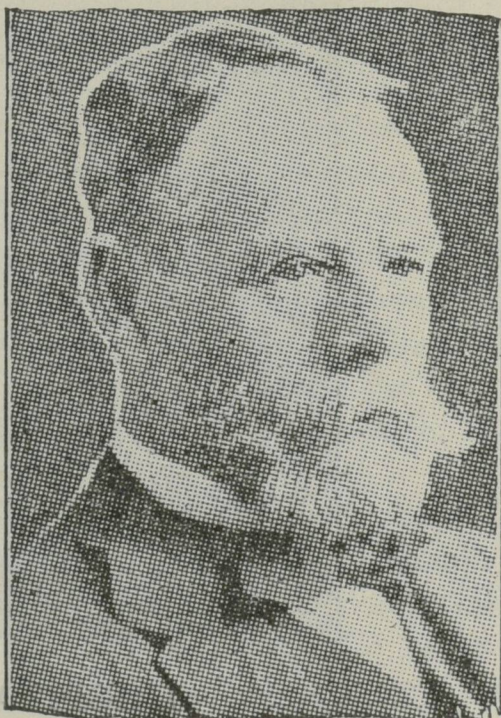
22.— Un incendie détruit en partie l'Hôpital de Charlottetown tenu par des RR. Sœurs de la Charité de Québec.

— C'est aujourd'hui qu'a lieu dans tout le pays la mise en nomination des candidats pour les élections générales du 6 décembre. Il y a lutte dans toutes les divisions électorales ; 642 candidats sont en présence, dont 221 conservateurs, 202 libéraux, 145 progressistes et 74 ouvriers et indépendants.

23.— M. Jacob Nicol, C.R., de Sherbrooke, qui vient d'être nommé trésorier provincial, en remplacement de l'hon. Walter Mitchell, démissionnaire, est assermenté par le Lieutenant-gouverneur, Sir Charles Fitzpatrick.

— Le gouvernement de Québec fixe au 22 décembre prochain le vote pour sept des élections complémentaires qui sont présentement à faire pour combler les vides de la législature. Seule l'élection du comté de Labelle est remise à une date ultérieure. L'appel nominal des candidats se fera le 15 décembre.

26.— La province de Québec gagne une cause importante devant le Conseil Privé de Londres. Notre loi des successions taxant cer-



LORD MOUNT STEPHEN

tains biens meubles des habitants de notre province est déclarée constitutionnelle.

27.— A Saint-Jean-Baptiste de Québec, a lieu l'inauguration d'un superbe maître-autel en marbre et de grandes orgues.

— Lord Beatty, chef de l'amirauté britannique visite les villes de Montréal et d'Ottawa.

28.— M. Hanna, président de la commission administrative des chemins de fer du Canada, annonce que le surplus du Réseau National Canadien pour octobre dernier est de \$1,036,630, soit \$12,090,133 de recettes contre \$11,870,003 de dépenses d'exploitation.

30.— A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, décède M. l'abbé Emile Dionne, curé de L'Islet, à l'âge de 66 ans.

— Le fondateur du Pacifique Canadien, Lord Mount Stephen, décède en Angleterre, à l'âge de 92 ans et 6 mois.

CROYANCES.

Une dizaine de messieurs sont attablés. La conversation vient à s'égarer sur... l'Immaculée Conception. Naturellement on se gausse et du dogme et des catholiques qui ont la naïveté d'y croire.

Un des assistants, avocat et catholique, s'est d'abord tu. Puis, il dit à haute voix :

— Messieurs, croyez-vous au péché originel ?

— Non, certainement non.

— Donc, vous ne l'aviez pas en venant au monde, ni au premier instant où vous avez reçu la vie ?

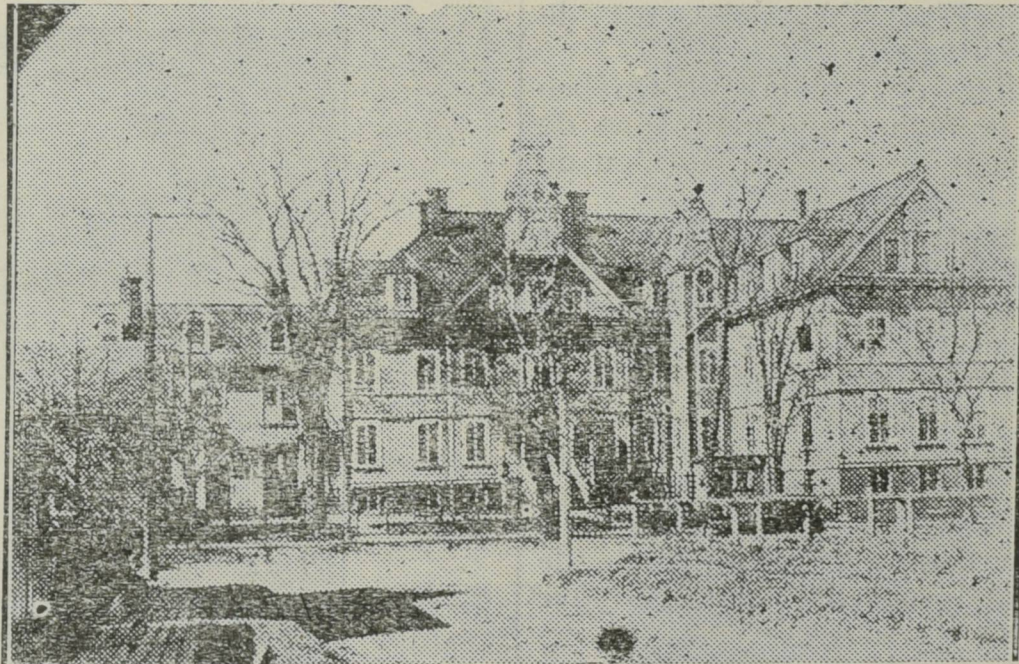
— Non.

— Eh bien, dans ce cas, vous êtes tous immaculés ! Pourquoi donc voulez-vous que la sainte Vierge ne le soit pas ?

CHARBON

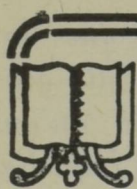
D'après les derniers rapports, la production mondiale de charbon est d'un peu plus de 1,500,000,000 tonnes se décomposant ainsi :

	<i>Tonnes.</i>
États-Unis	650,000,000
Angleterre	325,000,000
Allemagne	300,000,000
Autriche	66,000,000
France	50,000,000
Belgique	30,000,000
Russie	25,000,000
Japon	20,000,000
Chine	20,000,000
Indes	20,000,000
Canada	15,000,000
Nouvelles Galles du Sud	12,000,000
Afrique-Sud	10,500,000
Espagne	7,000,000
Nouvelle-Zélande	2,500,000

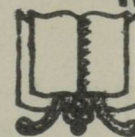


L'HOPITAL DE CHARLOTTETOWN

qui vient d'être incendié



Gauseries Scientifiques



La machine humaine

LES FIBRES LISSES

*** la lecture de notre étude du mois dernier
 *** **A** *** sur les muscles ordinaires, c'est-à-dire
 *** les muscles striés, quelques-uns se
 *** sont peut-être posé des questions qui
 leur ont paru insolubles.

Ainsi ils ont pu se demander : Comment se fait-il, puisque les muscles agissent suivant l'impulsion de la volonté, que dans le sommeil, par exemple, on remue, on change de position, mettant ainsi en jeu les muscles, sans en avoir conscience ; que souvent, à l'état de veille, on accomplit certains mouvements sans y penser ; comment se fait-il que le cœur continue de battre quand nous dormons, les intestins d'agir, etc., etc.

Il ne faut pas multiplier trop les " Comment se fait-il ? " Cette étude sommaire sur la machine humaine ne comportant pas de réponse à tous les problèmes posés.

Les mouvements instinctifs ou inconscients sont dus à des phénomènes non encore bien définis, et dont l'explication a donné lieu à des théories aussi longues que variées et compliquées, qu'il serait fastidieux d'entreprendre de décrire ici. Puisque nous ne faisons qu'une étude rapide, bornons-nous aux règles générales, et laissons de côté les exceptions.

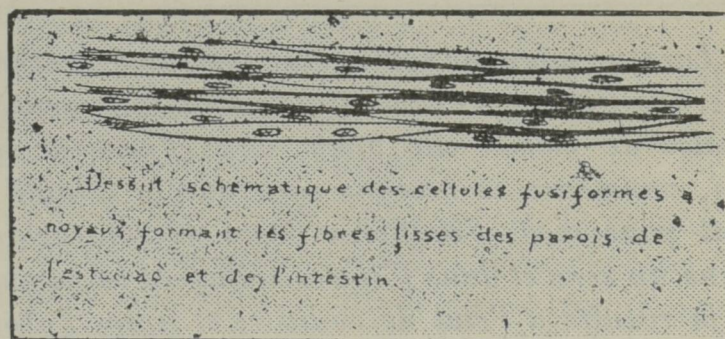
* * *

Il y a deux sortes de muscles : les muscles à fibres striées, qui ont fait l'objet de notre dernière étude, et les muscles à fibres lisses, dont nous allons nous occuper aujourd'hui.

Ce qui les distingue, c'est que les premiers entrent en action sous l'influence de la volonté, pendant que les seconds agissent, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Je meus mon bras ; je l'éloigne ou le ramène suivant ce que je veux ; mais mon estomac, mais mes intestins continuent leur travail, que je le veuille ou non, durant mon sommeil aussi bien qu'à

l'état de veille, parce que leurs muscles sont à fibres lisses, et à cause de cela sont soustraits à l'action de la volonté.

Ces muscles diffèrent des muscles striés par leurs fibres, qui ne présentent pas de striations en travers, mais sont formées de cellules allongées, fusiformes, et renfermant plusieurs noyaux, ainsi qu'on peut le voir par le dessin ci-contre.

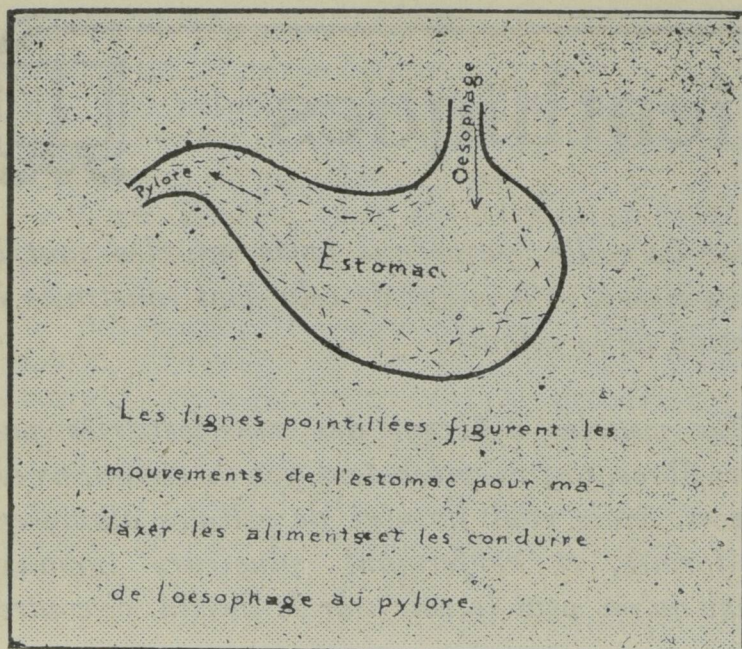


Ces fibres accolées composent les muscles à fibres lisses, que l'on retrouve dans toutes ces parties de l'économie où se passent les phénomènes de la vie végétative, parce qu'elle se poursuit sans que l'intelligence et la volonté y soient pour quelque chose. Ainsi, que nous dormions, ou que nous soyons à l'état de veille, le cœur continue de battre, les artères et les veines charrient toujours le sang, l'estomac et les intestins poussent et triturant le bol alimentaire, l'absorption et une foule d'autres fonctions importantes continuent de se faire.

On appelle cela de la vie végétative, par analogie avec l'inconscience des plantes, où tous les phénomènes d'élaboration et d'absorption s'accomplissent sans aucun acte de volonté ou d'intelligence.

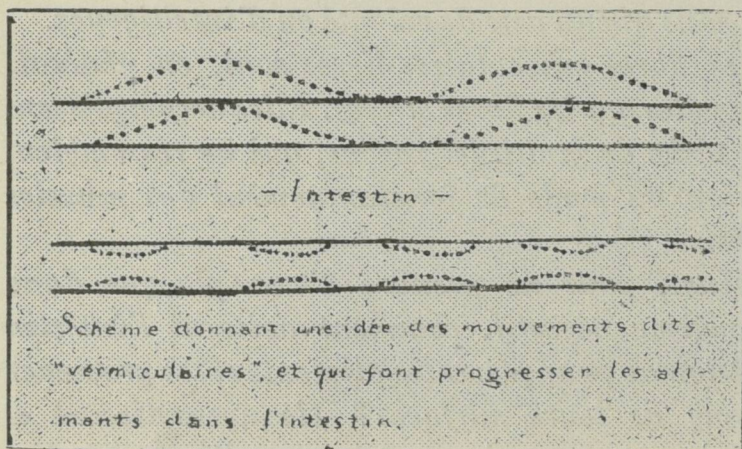
Ces fibres musculaires lisses sont, en général, plus pâles que les fibres striées. Elles accomplissent leur tâche de multiples façons, qui ne ressemblent en rien au mode de fonctionnement des muscles striés.

Ainsi, pour ne prendre d'exemple que dans le système digestif, comment agissent l'intestin et l'estomac pour pétrir les aliments et les promener le long de leurs surfaces ? Ils agrandissent et rétrécissent successivement leur cavité, accomplissant sur place des mouvements qu'on pourrait justement comparer à ceux d'un reptile.



Lorsque nous mangeons une pomme, par exemple, aussitôt croquée et mastiquée, volontairement, et avalée de même, elle tombe dans l'estomac qui lui, commence sa besogne sans que la volonté y soit pour rien. Ses fibres lisses se contractant dans un sens et dans l'autre, malaxent la pomme déjà réduite à l'état de bouillie, et après l'avoir présentée à toute la surface de la muqueuse afin de la mieux imprégner des sucs digestifs, elles l'acheminent vers l'orifice de sortie de l'estomac.

Là les fibres lisses de l'intestin entrent en action à leur tour ; elles provoquent dans l'intestin la série d'ondulations que nous représentons dans la figure ci-contre. Au début du voyage et encore près de l'estomac, elles l'imprègent des sécrétions des glandes qui lui font subir les dernières transformations chimiques nécessaires à son absorption. En continuant de presser sur elle d'avant en arrière, elles la présentent successivement aux nombreuses bouches d'absorption échelonnées le long de l'intestin grêle ; et lorsque toute la substance nutritive a été absorbée, elles continuent de pousser les résidus jusqu'au point d'expulsion.



Les fibres lisses font bien autre chose : Ce sont elles qui font se contracter ou se dilater le dia-

phragme de l'œil, la pupille, suivant que la lumière est faible ou brillante. Ce sont elle qui agissent dans cette sensation spéciale qu'on appelle la chair de poule, et au cours de laquelle les poils se dressent, d'où l'expression : " Les cheveux m'en dressaient sur la tête ".

Nous pourrions multiplier les exemples du rôle rempli par les fibres lisses et montrer comment, en beaucoup d'endroits, elles se mêlent aux fibres striées, de sorte que le passage des unes aux autres est gradué, comme dans le canal qui conduit les aliments de la bouche à l'estomac (l'œsophage), dont la partie supérieure est surtout composée de fibres striées, lesquelles sont remplacées plus bas par des fibres lisses.

Mais je me proposais tout simplement de donner un aperçu sommaire de ce que sont les deux grands groupes de fibres qui composent les muscles : les striées, qui sont sous la dépendance de la volonté, et les lisses qui agissent sous une autre influence, et sans que la volonté intervienne.

La démonstration est faite.

LE VIEUX DOCTEUR.

UN QUI AVAIT LA FOI

Gounod, l'illustre maître à qui nous devons le beau cantique " Le ciel a visité la terre ", venait d'assister à une première communion. Au nombre des communicants se trouvait le fils d'un de ses amis. " Maître, lui dit le père, qui tenait son petit garçon par la main, permettez-moi de vous présenter un enfant qui aime bien la musique ; je vous demande de vouloir bien ajouter à toutes les bénédictions qu'il vient de recevoir la bénédiction de l'artiste. "

Alors Gounod, de sa voix chaude et vibrante s'écria : " Mon enfant, aujourd'hui je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ta chaussure. C'est toi qui portes Jésus dans ton cœur, c'est toi qui me béniras ! " Et joignant le geste à la parole, le front découvert, on vit le grand artiste tomber à genoux devant le petit garçon. Celui-ci, surpris, confus, fit ce que vous auriez fait sans doute et ce que firent d'ailleurs tous les témoins de cette scène : il pleura d'émotion... Mais toute sa vie il a gardé le souvenir de cet acte de foi d'un grand homme.

Le cristal de roche

SA FORMATION, SA PROVENANCE

RIEN de plus banal que la matière qui constitue le cristal de roche, puisqu'il est formé de silice, comme le sable, comme le silex.

La silice est un des éléments les plus abondants de la terre ou du moins de l'écorce terrestre, avec l'alumine. A haute température, silice et alumine se sont combinées ensemble, à l'époque ancienne où le globe terrestre a commencé de se solidifier en surface.

On constate que les roches terrestres sont composées, en moyenne, de silice dans la proportion de 60 pour 100, et d'alumine dans la proportion de 15 pour 100 ; l'argile, produit de leur décomposition, est un composé de silice et d'alumine, un silicate d'alumine.

C'est dire que l'écorce terrestre elle-même, prise dans son ensemble, est essentiellement un silicate d'alumine, mélangé ou combiné avec des proportions relativement faibles de fer, de calcium (métal qui entre dans la composition de la chaux et du calcaire), de magnésium et d'autres métaux.

Par contre, la silice fait défaut complètement dans l'atmosphère, et presque complètement dans les eaux ; il est vraisemblable que, au-dessous de l'écorce terrestre, dans les grandes profondeurs, elle fait également défaut. En effet, on est conduit à admettre que, quand tous les matériaux du globe terrestre étaient encore en fusion, l'aluminium et le silicium, métaux de faible densité, sont venus à la surface ; et la première consolidation qui s'est faite a intéressé le silicate d'alumine, qui flottait comme une scorie légère, prompte à se solidifier, par-dessus les autres éléments plus lourds et plus fusibles.

Présente presque partout à l'état de combinaison dans l'écorce terrestre, la silice ne s'y trouve à l'état pur que dans assez peu d'endroits. L'eau suffit à la séparer de ses combinaisons et à la dissoudre, pour la laisser ensuite cristalliser ; mais ces phénomènes sont très lents.

Le cristal de roche est de la silice pure cristallisée ; il s'est formé surtout dans certains filons, sous l'action des eaux chaudes. Il se

présente en beaux cristaux enchevêtrés, transparents ou enfumés, quelquefois colorés en rose, en violet (améthyste) ou en jaune (quartz topaze). Ces cristaux affectent souvent la forme d'un prisme à six faces, terminé par deux pyramides à six faces, et atteignent parfois des dimensions très grandes ; on a recueilli des amas de cristaux mesurant 1 à 2 mètres de tour.

Quand ils sont sans défauts, ces gros cristaux servent à fabriquer des vases d'ornementation. L'empereur romain Néron acheta pour une valeur de 50,000 francs un vase en cristal de roche, qu'il brisa, d'ailleurs, peu de temps après dans un accès de colère.

Chez nous de beaux échantillons de cristal de roche sont venus autrefois de certains filons des Alpes ou du Dauphiné.

Dès le IX^{ème} ou X^{ème} siècle, le cristal de roche de Madagascar était exploité ; c'était des Arabes immigrés à Madagascar qui l'exportaient soit en Arabie, soit dans l'Inde, d'où ce produit parvenait en Europe et probablement aussi en Chine.

Du XIII^{ème} au XVI^{ème} siècle, la corporation des *cristalliers* taillait le cristal de roche et les autres pierres fines naturelles. Déjà à cette époque, les lapidaires avaient à subir la concurrence des *pierrriers de verre* qui savaient teindre le verre en manière de rubis, d'émeraude ou d'agate ; saint Thomas d'Aquin, dans son *Traité des pierres précieuses*, trahit les recettes qui servent aux faussaires pour imiter les gemmes avec du verre coloré : " Ils obtiennent des émeraudes en employant de la poudre d'airain de bonne qualité ; le rubis s'obtient par l'intervention du crocus de fer (c'était le nom de l'oxyde de fer) ; pour obtenir la topaze, il faut agir ainsi : prendre du bois d'aloès et le poser sur le vase qui renferme le verre en fusion. On peut, en un mot, colorer le verre de toutes les manières possibles ". Pour rendre moins facile la confusion entre les produits de leur art et les imitations, les cristalliers furent amenés, dès 1331, à modifier les règlements de leurs corporations.

Après la découverte de l'Amérique, le Brésil fut un des principaux fournisseurs de cristal de roche.

Depuis le XVII^{ème} siècle, le cristal de roche de Madagascar parvient en France directement.

USAGES DU QUARTZ EN ORNÉMENTATION

Les verres fins ont reçu le nom de cristal à cause qu'ils imitent l'aspect du cristal de roche. Au temps de Grecs et des Romains, puis plus tard jusqu'à la diffusion du beau cristal de Venise, on fabriqua beaucoup de coupes et autres objets artistiques avec du cristal de roche ; cette industrie n'est point perdue aujourd'hui. Au moment de l'inventaire des trésors d'art de la couronne, en 1791, celle-ci possédait environ 25 objets en cristal de roche : coupes, tasses, coffrets, etc., d'une valeur totale d'un million de francs.

LE CRISTAL DE ROCHE EN LUNETTERIE ET EN OPTIQUE DE PRÉCISION

Les échantillons de quartz bien limpides mesurant 4 à 5 centimètres de diamètre sont recherchés pour la fabrication des verres de lunettes et de lorgnons, parce que cette matière est moins sujette aux rayures que le verre et parce que, à cause de la conductibilité calorifique plus grande de la substance, les verres en cristal de roche sont moins susceptibles de se couvrir d'une buée persistante quand on passe d'un endroit froid dans un local chauffé et humide.

Le quartz est transparent pour les rayons ultra-violet, qui agissent sur la plaque photographique plus énergiquement que les rayons de la lumière visible ; au contraire, le verre ordinaire est opaque pour ces rayons, il les absorbe. Donc, dans certains appareils destinés à l'étude ou à l'utilisation des rayons ultra-violet, on remplace les objectifs et autres pièces d'optique de verre par des pièces en quartz taillées en lentilles ou en prismes.

Les opticiens prétendent souvent que seul le cristal de roche du Brésil présente une assez grande pureté pour cet emploi ; mais M. Lacroix soupçonne que dans le commerce, soit par tradition de métier, soit pour des fins de réclame, on désigne comme " quartz du Brésil ", tous les cristaux de la bonne qualité, même quand ils viennent d'ailleurs ; or, Madagascar semble pouvoir fournir des échantillons de quartz comparables aux plus beaux.

OBJETS EN QUARTZ FONDU

Il n'y a qu'une dizaine d'années qu'on s'est mis, en France, à fondre la silice pure pour en fabriquer des objets de diverses formes. L'opération est malaisée, car la silice ne fond que vers 1800 ; elle devient pâteuse vers 1500. Il y avait pourtant un immense intérêt pratique à réaliser des objets en quartz fondu.

En effet, les récipients en quartz fondu peuvent aller au feu, non seulement parce que leur matière est difficilement fusible, mais aussi parce qu'elle ne se fend point sous l'action des brusques refroidissements. Un récipient en quartz fondu chauffé au rouge dans une flamme de chalumeau, on peut y verser de l'eau froide sans qu'il se produise aucune fente ni craquelure. Il en serait bien différemment du verre. Cette insensibilité du quartz fondu aux variations brusques de température résulte de ce que cette substance ne se dilate que très peu par la chaleur, beaucoup moins que le verre ; une baguette d'un mètre de longueur ne s'allonge que d'un demi-millimètre pour une élévation de température de 1,000 degrés.

En outre, le quartz est inattaquable à beaucoup d'acides. Pendant la guerre, les récipients en quartz ont servi à remplacer les récipients en platine pour le traitement de certains acides à haute température.

Les thermomètres en quartz servent à mesurer sans difficulté les températures jusqu'à 800°. Un thermomètre en verre employé pour cette opération aurait son verre surchauffé, et au bout de vingt à quarante heures de chauffage, le réservoir de mercure serait modifié en sorte que le point zéro de la glace fondante serait déplacé de 20 à 40 degrés !

En France, pour produire le quartz fondu, M. Billon-Daguerre emploie concurremment un double mode de chauffage : un four électrique de 1,000 ampères, qui porte les morceaux de quartz concassé à la température de 1800°, et un chalumeau oxyhydrique qui complète la fusion. L'ouvrier saisit avec des pinces le quartz ramolli et l'étire en baguettes pour confectionner des tubes, des creusets, des capsules, des récipients de formes compliquées ; c'est merveille qu'on arrive à plier cette matière à tant d'usages. Pour les objets qui ne nécessitent pas une matière transparente, on

n'emploie pas le quartz hyalin ou cristal de roche, mais du sable siliceux bien blanc ; l'air qui sépare chaque grain de sable reste emprisonné dans la masse fondue et lui donne des reflets semblables à ceux de la nacre.

B. LATOUR.

ALLER ME CONFESSER ?

C'était bon quand j'étais petit, quand j'allais à l'école, mais maintenant ! . . . — Eh bien quoi ! N'avez-vous donc plus d'âme maintenant ? Avez-vous laissé votre âme à l'école ? Si vous aviez besoin de vous confesser quand vous étiez jeune, alors que vos passions commençaient à peine à vous faire la guerre, n'en avez-vous plus besoin maintenant que ses passions sont devenues fortes et violentes ? Un soldat, armé pour l'exercice, abandonnera-t-il ses armes quand arrivera l'heure de la bataille ? La seule différence que je vois entre l'enfant et l'homme, par rapport à la confession, c'est que l'homme en a encore plus besoin que l'enfant.

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout âge on a besoin d'obéir à la loi de Dieu, promulguée par l'Église catholique. Or, la loi de Dieu ordonne à tout homme capable de pécher, sans aucune exception, de se confesser. A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché et tient l'âme prête à paraître devant Dieu.

Mgr de SÉGUR.

BATAILLE ET VICTOIRE

Bataille était un écrivain français de gentil esprit, qui avait envoyé un volume à Hugo. Celui-ci, qui ne manquait jamais une occasion de se rendre populaire, répondit à l'auteur avec la pompeuse flagornerie qui lui était habituelle :

— Monsieur, votre ouvrage est un chef-d'œuvre ; ce n'est pas Bataille qu'il faut signer, c'est Victoire !

Bataille trouva le poète ridicule et ridiculisant. Il lui écrivit à son tour :

“ Illustre maître, je vous remercie, mais je vous ferai remarquer que ce n'est pas moi qu'on nomme Victoire, c'est ma cuisinière.”

Vieux clochers canadiens

Salut à vous clochers de nos vieilles églises
Séculaires au moins, faites de pierres grises.
Salut ! clochers à jour dont les traits dentelés
Se dessinent le soir sur les cieus constellés.

Salut à vous clochers de la foi de nos pères
Gages sacrés et doux dont regorgent nos
[terres ;
En vous voyant vers Dieu volent nos cœurs
[pieux
Tandis que nos regards interrogent les cieus.

Dans nos sombres vallons, sur toutes nos
[montagnes
Dressez-vous fièrement clochers de nos
[campagnes ;
Élancez dans les airs la flèche droite encor
De vos beaux clochetons couronnés de croix
[d'or.

Jetez aux quatre vents vos carillons de fêtes ;
Unissez vos concerts à la voix des tempêtes
Et sur terre : partout, et bien loin : sur les
[flots,
Vos accents trouveront dans les cœurs des
[échos.

Soit que vous élançiez dans la brume vos
[cîmes ;
Ou que vous défiez de l'azur les abîmes
A votre seul aspect nous tombons à genoux
Les mains jointes, muets, les yeux tournés
[vers vous.

*

* *

Salut ! clochers à jour, amis les plus fidèles
Dont les chants ou les pleurs sur nos cœurs
[se modèlent
Ah ! puissions-nous un jour à l'ombre de vos
[tours
Reposer à jamais au dernier de nos jours.

J. COLMOU.

Décembre 1921.


Coin de l'Ouvrier

L'organisation professionnelle

COURS DE MGR L.-A. PÂQUET A LA SEMAINE SOCIALE DE QUÉBEC

III

AVANTAGES DE L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE

OUS les réserves que nous venons de faire, et dans les bornes marquées par la sauvegarde d'intérêts supérieurs et de droits primordiaux, l'organisation professionnelle présente d'indéniables avantages.

Elle favorise les intérêts de la profession, rapproche les classes que l'égoïsme divise, stimule le culte des vertus sociales.

Quelle que soit la branche d'activité humaine à laquelle on se voue, il y a des droits communs qu'il faut défendre, des aspirations de même sorte qu'il est juste de réaliser, des services et des devoirs professionnels qu'il est important de régler. L'homme isolé n'a pas les ressources de conception, et de mise en œuvre dont la collectivité dispose. L'accord des vues, l'union des volontés et la concentration des efforts brisent des obstacles contre lesquels les tentatives individuelles restent sans effet. La profession, toutes les professions ne peuvent que bénéficier du groupement des forces sur lesquelles repose la prospérité privée ou la fortune publique.

Développant il y a trente ans son programme de réformes sociales, le Comte de Mun ramassait ainsi, dans une brève énumération, les avantages que l'on peut attendre, notamment pour les ouvriers, de l'association : " L'organisation professionnelle, disait l'illustre orateur(1) don-

nera le moyen d'assurer la représentation publique du travail dans les corps élus de la nation, de déterminer dans chaque profession industrielle ou agricole le taux du juste salaire, de garantir des indemnités aux victimes d'accidents, de maladies ou le chômage, de créer une caisse de retraites pour la vieillesse, de prévenir les conflits par l'établissement des conseils permanents d'arbitrage, d'organiser corporativement l'assistance contre la misère, enfin, de constituer entre les mains des travailleurs une certaine propriété collective à côté de la propriété individuelle, et sans lui porter atteinte."

L'association ouvrière, respectueuse des droits propres à tout ouvrier, des droits certains des patrons, des droits prépondérants du public, et qui base ses lois et ses règlements sur la loi de Dieu et les préceptes de la morale chrétienne, rend au prolétariat des services signalés. Elle influe sur l'enseignement technique, sur le perfectionnement des métiers, sur le développement de l'épargne, sur le progrès de la mutualité. La voix des individus se renforce de tout l'appui qu'un groupe d'hommes paisibles, mais résolus, peut donner. Elle réclame avec plus de succès la répression de certains abus. Elle provoque plus sûrement certaines initiatives salutaires. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre économique, l'association peut contribuer, d'une façon très notable, à améliorer la condition des classes besogneuses.

L'effort que font, de nos jours, les coalitions socialistes et les syndicats neutres pour capter la faveur des foules et les incorporer dans leurs bataillons, rend particulièrement utile le groupement des forces ouvrières catholiques. En certains milieux surtout, la question se pose comme un dilemme angoissant. Devant cette campagne d'embauchage, qui tend à surprendre la bonne foi des nôtres, et par laquelle s'érigent contre l'ordre social chrétien les plus formidables batteries, resterons-nous les bras croisés ? Laisserons-nous nos artisans ingénus et désarmés, à la merci des chefs et des tenants d'une démagogie qui excelle à voiler, sous l'appât du

(1) Discours prononcé devant les ligueurs de Saint-Étienne le 18 déc. 1892 et loué par Léon XIII dans une lettre du 7 janv. 1893 à l'auteur.

gain, du confort, de l'indépendance, des doctrines et des desseins dont la réalisation entraînerait fatalement la ruine de la société ?

Non, sans doute.

Et cette réponse, c'est Léon XIII qui nous la fournit : " Dans cet état de choses, dit-il, (2) les ouvriers chrétiens, menacés par la misère, n'ont plus qu'à choisir entre ces deux partis ; ou donner leur nom à des sociétés dont la religion a tout à craindre, ou s'organiser eux-mêmes et joindre leurs forces pour se mettre en mesure de secouer hardiment un joug si injuste et si intolérable. Qu'il faille opter pour ce dernier parti, y a-t-il des hommes vraiment désireux d'arracher le bien suprême de l'humanité à un péril imminent, qui puissent avoir là-dessus le moindre doute ? "

C'est donc vers l'organisation, — une organisation appropriée aux besoins du temps, — que l'Église par ses déclarations et par ses œuvres, pousse les travailleurs catholiques. Elle ne voit, d'autre part, que d'un œil bienveillant les patrons eux-mêmes, les chefs de l'industrie et du commerce, s'associer en chambres syndicales. Ceux-ci, comme ceux-là, usent de leur droit, dans l'intérêt des entreprises qu'ils ont fondées ou auxquelles leur fortune est liée.

Les syndicats patronaux, simples ou fédérés, peuvent discuter avec fruit les questions industrielles, agricoles et commerciales ; fixer les meilleurs procédés de fabrication et réclamer contre les fraudes qui la déprécient : favoriser l'instruction professionnelle ; émettre des vœux et appuyer des doléances dont l'écho frappera l'opinion publique, retentira jusque dans l'enceinte des parlements, et donnera lieu à des mesures d'une haute portée économique et sociale. Mieux que cela, ils peuvent travailler très efficacement à établir l'accord que tout esprit droit, toute âme généreuse veut voir régner entre la classe patronale et les classes ouvrières organisées.

" Ce qui manque aux syndicats, s'écriait un jour devant les députés français le Comte de Mun, (3) ce qui manque aux syndicats, tel que vous les concevez, syndicats de patrons ou syndicats d'ouvriers, mais isolés, séparés les

(2) *Encycl. Rerum novarum*. Voir également l'encyclique *Humanum genus* où la pensée du grand Pape avait déjà été nettement formulée.

(3) Discours du 12 juin 1883 sur les syndicats professionnels.

uns des autres, c'est précisément ce qui est le grand besoin, la grande nécessité de notre temps, et ce qu'il y avait au fond des vieilles institutions corporatives : le rapprochement des personnes, la conciliation des intérêts, l'apaisement, qui ne peut se rencontrer que dans la reconstitution de la famille professionnelle."

Pour opérer ce rapprochement, cette conciliation, cet apaisement, deux choses, entre plusieurs, sont nécessaires : une doctrine libre d'erreurs et de préventions, et un organisme pacificateur.

D'un côté, les ouvriers doivent se persuader que la société a besoin de patrons, d'une classe d'hommes désignés par leur supériorité naturelle, par leurs connaissances, leur esprit d'entreprise et leur avoir, pour mettre en branle et tenir en opération les forces productrices d'un pays. (4) Cette loi des inégalités sociales dont nous avons déjà parlé, s'impose à l'égal d'un principe. Et les récriminations amères et violentes qui s'exhalent, trop souvent, de cœurs aigris ou de lèvres imprudentes contre les riches ne sauraient l'écarter ni la supprimer.

D'un autre côté, il existe dans plusieurs bureaux d'usine, contre les organisations ouvrières catholiques, de regrettables préjugés. Nos ouvriers catholiques syndiqués peuvent n'être pas parfaits, se montrer trop remuants, trop exigeants. L'esprit chrétien dont ils font profession, et que l'Église par ses organes ne cesse de leur inculquer, est un esprit de vérité, de justice et de concorde. N'y a-t-il pas là, pour tous, une garantie rassurante ? Préférerait-on, par hasard, aux membres de nos associations confessionnelles, les travailleurs embrigadés dans des syndicats où ni la foi n'oriente les idées, ni la morale ne règle les appétits ? Où trouvera-t-on le plus de probité, le plus de fidélité et le plus de conscience chez ceux dont la vie publique et professionnelle est un hommage à Dieu, ou chez leurs rivaux que le syndicalisme sans guide et sans frein peut conduire à tous les excès ?

L'organisation sociale du travail ne portera, en général, tous ses fruits que quand elle atteindra la profession entière. Elle ne sera pleinement efficace que par l'adjonction de commissions mixtes, composées de représentants des em-

(4) Cf. Geo. Valois, *l'Economie nouvelle*, ch. V, (n. 4), ch. IX.

ployeurs et des employés, et propres, de ce fait même, à rapprocher dans des sentiments de bienveillance mutuelle les groupes opposés, et à leur permettre de discuter, et de résoudre à l'amiable ou en vertu d'un arbitrage, les multiples problèmes que l'activité industrielle fait surgir. Les conditions nouvelles de l'industrie, l'ampleur qu'elle a prise, le caractère flottant des populations ouvrières, ne se prêtent guère au rétablissement intégral du système corporatif de l'ancien régime. Léon XIII et, avec lui, les protagonistes les plus éclairés de la paix sociale demandent qu'on s'efforce d'y suppléer par des conseils et des tribunaux médiateurs où fleurisse, dans toute sa fécondité, l'esprit professionnel chrétien.

Le christianisme est une religion d'honneur, de justice, d'équité, de charité, de renoncement. L'association fondée sur la loi chrétienne active, par l'usage même qu'elle fait de cette loi, le sens social et les vertus qu'il implique. "Dans l'association, dit Charles Périn,(5) l'homme est convié à déployer, sous le regard de ses semblables, tout ce que Dieu a mis en lui de puissance pour le gouvernement de soi-même, et pour l'action extérieure. L'émulation le stimule, l'honneur l'élève et le soutient. Le sentiment de la responsabilité qu'il encourt vis-à-vis ses coassociés, fortifie en lui le sentiment de cette responsabilité plus intime qu'il encourt, au fond de sa conscience, pour tous les actes de sa vie. Uni à ses frères, l'homme a mieux le sentiment de sa nature et de ce que cette dignité lui commande".

La fraternité humaine, dont l'association développe en nous la conscience, n'efface pas sans doute les degrés qui composent l'échelle sociale. Mais elle met au cœur des grands, dans leurs rapports de justice avec les inférieurs, une générosité et une sympathie qui auréolent l'autorité et honorent la richesse. Elle entretient, en même temps, dans l'âme des humbles, le souci de l'assistance réciproque, la docilité au devoir, le respect du commandement, l'acceptation joyeuse des lourdes tâches accomplies en commun, sous l'œil de maîtres plutôt aimés que redoutés.

Dans la pensée de l'Église, l'association professionnelle, ouvrière ou patronale, ne doit donc pas être un champ de manœuvres où se cultive

(5) *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*, T. III (3e éd.,) p. 150.

le militarisme social, mais une école d'ordre, de bien, de vérité, de justice de bon vouloir, de bonne entente. Ces groupements n'ont pas pour but de fomenter la guerre des classes, mais au contraire d'y mettre fin. Leur mission n'est pas de s'étudier à construire des barricades, mais de s'appliquer loyalement à baisser les barrières qui tiennent par trop distantes, et séparées les unes des autres, certaines catégories de citoyens.

Il faut que l'esprit de l'Église, ce vaste et bienfaisant syndicat de l'humanité, s'incarne dans les syndicats de la profession et du travail.

Aux foules organisées pour la conquête de l'or et le triomphe de la convoitise, montrons que l'homme, régénéré dans le sang du Christ, ne vit pas seulement de pain.

Aux masses révolutionnaires dont le flot irrité et rongeur mine les assises du monde, opposons avec diligence l'association catholique : catholique dans sa doctrine, catholique dans son programme, catholique dans son œuvre.

Faisons de l'organisation des forces catholiques un des remparts du droit, un des bastions de l'ordre.

Prouvons une fois de plus aux égarés qui l'ignorent, aux méchants qui la calomnient, et aux impies qui la maudissent, que seule l'Église de Dieu, fondée pour unir les hommes sous l'empire d'un même symbole et dans l'étreinte d'une même charité peut rendre aux peuples affolés la paix, la sécurité et la confiance.

L.-A. PÂQUET, ptre.

NOUVEAU RICHE

Un parvenu qui a hérité d'une fortune inattendue veut se faire construire une villa. Il consulte un architecte et le prie de bâtir sa maison avec toute la richesse possible, de façon à éclabousser de son luxe son voisin de Casteldémolis.

— Et quelle architecture préférez-vous pour votre habitation ?

— Quelle architecture ? Je n'en sais rien. Est-ce que la maison de Casteldémolis en a une, architecture ?

— Mais certainement.

— Alors que la mienne en ait deux.

L'ouvrier chrétien

Certains se l'imaginent et volontiers le représentent comme un brave homme, un peu simple d'esprit, en retard sur son siècle, muselé par son curé et gardant au milieu des effervescences d'aujourd'hui son antique docilité de bon mouton qui se laisse tondre à plaisir sans même avoir le courage de bêler. Il n'aurait, s'il faut en croire certains portraits qu'on nous fait de lui, ni le sentiment de ses droits, ni la conscience de ses vrais devoirs, ni la juste notion de ses obligations envers la classe ouvrière dont il ruinerait la belle unité (!) et dont il paralyserait les efforts.

La caricature peut bien prendre aux yeux d'un lecteur du " Peuple " ou de l' " Humanité " la valeur d'un portrait, ce n'est tout de même qu'une caricature. Et ceux-là même commencent à le reconnaître qui, parmi les adversaires de la pensée chrétienne, veulent bien consentir à porter leurs regards au-delà des horizons truqués d'un article de journal et d'un discours de réunion socialiste. Hier encore, c'était Rémy Roure, peu suspect de partialité en faveur des catholiques qui écrivait dans l'*Information Ouvrière*, du 6 octobre, à propos de la grève du Textile Roubaix-Tourcoing : " N'est-il pas significatif que dans cette grève les syndicats catholiques aient à peu près seuls dirigés une discussion ordonnée et précise à laquelle parfois les syndicats cégétistes devaient se rapporter ? "

L'ouvrier chrétien n'est donc pas le bon mouton que l'on prétendait, passif et borné traître à la cause ouvrière et aux gages du patronat ? Le témoignage valait la peine d'être recueilli.

*

* *

L'ouvrier chrétien a une doctrine en effet n'en déplaît à ceux qui le méconnaissent ou le méprisent, et c'est même là ce qui fait sa valeur et sa force.

Il croit à une justice divine, probablement parce qu'il a trop souvent constaté l'infirmité de la justice humaine, mais sans renoncer pour cela à chercher les moyens de corriger autant que possible les injustices d'ici-bas. Il croit à une volonté divine imposant à l'homme

ses lois, mais précisément parce qu'il sent le besoin de donner aux disciplines indispensables à la vie des sociétés un fondement solide et stable. Il croit à une vie future où seront récompensés les efforts et les souffrances méritoires de la vie présente, probablement parce qu'il n'a guère foi dans le Paradis terrestre qu'on lui promet pour ici-bas ; mais sans renoncer pour cela à sa part de bonheur légitime en ce monde. Et s'il puise dans ces convictions et dans ces espérances, le courage d'une fidélité plus grande au devoir et d'une résignation plus calme à la souffrance, il y puise également le sentiment plus vif des égards dus à sa dignité, la conscience plus nette de ses droits, et la constance plus ferme à revendiquer sans faiblir les uns comme les autres.

*

* *

Il sait, il comprend et il professe qu'il a contracté, en vertu même des engagements qui le lient à son employeur, des obligations qu'il doit respecter. Il n'hésite pas à déclarer qu'il lui doit, en retour d'un salaire équitable, un travail consciencieux et achevé ; et, dans les limites des engagements pris, obéissance et fidélité.

Il a trop le sens des réalités pour ne pas voir que les inégalités sociales sont pour notre humanité concrète, chose fatale et inévitable. Et s'il cherche à les réduire, du moins ne poursuit-il pas le rêve chimérique et décevant de les supprimer un jour. Il est trop sensé pour se trouver humilié ou dégradé par un régime du travail organisé sur les bases du salariat, dès lors que la justice y est respectée. Il ne s'interdit pas cependant de concevoir, comme théoriquement possible au moins, un régime différent qui ferait de lui beaucoup moins le salarié que l'associé de celui qui l'emploie, mais s'il en caresse intérieurement le rêve, du moins comprend-il que la réalisation de ce rêve n'est nullement exigée par la justice et qu'elle demeure subordonnée à tout un ensemble de circonstances concrètes, de modifications progressives, d'expériences prolongées qui la retarderont pour longtemps peut-être encore.

Il ne se croit nullement obligé d'ailleurs, parce qu'il est chrétien, de renoncer en attendant à ses aspirations légitimes vers plus de

bien-être, vers une plus équitable rénumération de son travail, vers une plus large part de bonheur terrestre. Mais il se défend contre les mouvements de jalousie et d'envie que provoque trop souvent dans notre pauvre nature déçue la vue du bonheur d'autrui.

Il ne pense pas qu'il doive nécessairement, parce qu'il est chrétien, supporter en silence et passivement les traitements injustes ou les procédés humiliants dont il pourrait être l'objet de la part de patrons indignes. Il ne se croit nullement tenu de sacrifier à leurs prétentions ses droits d'homme ou de chrétien, mais il se garde en son âme de tout sentiment d'aigreur ou de colère à l'égard de ceux dont il est parfois victime. Il conserve, jusque dans la défense de ses intérêts légitimes et de ses droits, non seulement le calme et la mesure qu'impose la justice, mais la compassion même et l'indulgente pitié que réclame la charité. Il pardonne chrétiennement l'injure, mais sans renoncer à corriger l'injustice.

* * *

La charité chrétienne qui l'oblige à voir dans son patron, comme dans tout homme ici-bas, une créature de son Dieu rachetée par le sang du Christ et destinée au bonheur du ciel, le met en garde contre les jugements erronés, contre les plaintes, les récriminations, les exagérations par lesquelles certains meneurs cherchent trop souvent à exciter l'ouvrier contre le patron. Elle lui ouvre le cœur à l'intelligence des graves soucis, des lourdes préoccupations, des responsabilités qui pèsent sur le monde patronal.

Ces dispositions charitables, l'ouvrier chrétien s'en inspire dans toutes ses relations avec ses compagnons de travail. Il les apporte aux délibérations de l'organisation professionnelle dont il fait partie, comme aux débats des réunions où il se rencontre avec les représentants du monde patronal. Il y vient, non pas comme sur un terrain de lutte pour y chercher une victoire définitive ou temporaire du prolétariat ; mais comme sur un terrain d'entente pour y chercher les bases d'un accord durable et bienfaisant.

Il n'hésite pas, lorsque sa cause est juste, à faire alliance pour en assurer le triomphe, avec tous ses frères du travail, quels qu'ils soient, mais il se refuse délibérément à les suivre, lorsqu'ils voudraient l'entraîner au contraire dans

des mouvements politiques étrangers à la vie professionnelle ou dans des tentatives de révolution sociale que réprouve sa conscience. S'il faut parfois pour vaincre les résistances d'un patronat qui s'entête à refuser justice, recourir à des moyens extrêmes, il s'y résigne comme à un mal nécessaire. Il s'y prête sans haine, sans passion, sans violence, toujours disposé à répondre avec bienveillance au moindre signe de bonne volonté, mais il s'y refuse lorsqu'il voit qu'il en résulterait pour l'ensemble du pays un mal infiniment plus grave. Il garde en effet, assez de hauteur de vue et d'indépendance de jugement pour comprendre que toute amélioration souhaitable n'est pas toujours immédiatement réalisable ; et il puise dans les lumières de sa foi ce souci éclairé du bien général qui commande la subordination et parfois le sacrifice de l'intérêt particulier d'un groupe à l'intérêt commun de tous.

* * *

Il n'excommunie personne enfin de la grande fraternité des hommes. Il ne connaît pas cet exclusivisme ombrageux que d'autres professent et pratiquent autour de lui. Il veut et souhaite le bonheur de tous. Il n'entend nullement substituer à un égoïsme d'individus, un égoïsme de classe.

Il veut apprendre à connaître et à aimer même ceux qui, pour le moment, sont de l'autre côté de la barrière. Cette barrière, il voudrait qu'elle fût renversée un peu. Et en attendant, digne mais sans forfanterie, résolu mais sans amertume, il s'avance, les mains tendues, le cœur avide d'union et de paix à la rencontre de ceux qui viennent de l'autre côté, loyalement, les mains pareillement tendues et le cœur pareillement avide.

Il connaît ses devoirs : il les remplit avec exactitude.

Il connaît ses droits : il les revendique avec fermeté.

Il veut la paix ; mais il la veut dans la justice.

Il veut la justice ; mais il la veut entière et pour tous.

Il cherche enfin à les unir dans le baiser de la charité pour que soit réalisé sur terre l'idéal de la vraie fraternité et de la paix durable.

B. C. P.

Les Nouvelles Religieuses.



LES MATINES

Science Ménagère

Le service de table

(Suite)

VOILA la table mise, la cuisinière est prête, la femme de chambre ou le domestique jette un dernier coup d'œil pour s'assurer que rien ne manque, place une chaise devant le couvert de chaque convive, puis ouvre la porte de la pièce où la famille est réunie, et posément, d'une voix discrète, annonce : " Madame est servie."

Ceci me rappelle une bien jolie pièce de vers composée par un vieillard d'infiniment d'esprit. Ancien préfet de l'Empire, il avait connu et pratiqué l'étiquette des grandeurs officielles, mais dans ses vieux jours il vivait très modestement, et son personnel de serviteurs se réduisait à deux petites bonnes bretonnes. La pièce dont je parle est une amusante description d'une bourrasque d'automne en Bretagne.

...Après maintes ondées, cependant, un coin de ciel bleu paraît, le soleil se montre, l'auteur va tenter de sortir, mais...

A peine suis-je dans la cour
 Qu'Yvonne, sur l'heure intraitable,
 Crie : An autrou (Monsieur) vénéz de
 [retour,
 La déjeuner est sur le table !...

Dans certains intérieurs, il est d'usage que les domestiques qui servent à table ne quittent pas la salle à manger ; ils sont ainsi plus à même de satisfaire aux exigences du service et de prévenir les désirs des maîtres ou de leurs hôtes. Je conviens que le repas y gagne en promptitude, en correction, en confortable, mais la vie de famille y perd beaucoup de son intimité. Quand on est entre soi, il vaut mieux s'armer d'un peu de patience, et ne laisser entrer le ou la domestique qu'au coup de sonnette. Ce

domestique, bien entendu, sera toujours correctement vêtu ; le domestique homme en veston et tablier blanc pour le déjeuner, sans tablier pour le dîner ; la femme de chambre en robe foncée et en tablier blanc pour chaque repas.

Je n'ai pas besoin de rappeler que l'on ne converse jamais avec les domestiques pendant qu'ils servent. On leur adresse en peu de mots, d'un ton modéré, les indications nécessaires au service, on leur demande sans brusquerie ce dont a on besoin, on évite les gronderies prolongées, les reproches impatientés, en un mot, on maintient la paix et la dignité qui ne doivent jamais être bannies des réunions de famille.

La maîtresse de maison a beaucoup à faire en ceci, car c'est sur elle que retombe le soin de calmer les impatiences du mari, d'empêcher les exigences des enfants, de satisfaire les uns et les autres et de ne pas trop peser sur les serviteurs.

Avec du tact, de la bonté, de la prévoyance, de l'abnégation surtout, elle vient à bout de sa tâche, mais sa besogne est souvent ingrate.

Qui doit découper et servir à table si on ne laisse pas ce soin aux domestiques ? Est-ce Monsieur ? Est-ce Madame ? Les labeurs peuvent être partagés. Madame peut se réserver le potage, et les légumes, les viandes en sauce, les entremets, et Monsieur peut assumer la charge de tout ce qui se tranche au fil de l'acier : viande, volaille, gibier.

Quelques objections s'élèveront à ce sujet ; les ménagères économes déclarant qu'elles savent infiniment mieux ménager la bonne tournure des restes que Monsieur, qui, généralement, est peu enclin à entrer dans ces infimes détails d'économie. Mais beaucoup de messieurs aiment à découper, s'en tirent fort bien, le font volontiers et trouvent même certaines petites satisfactions de vanité à faire montre de leur talent. Pourquoi les priver de ce plaisir ?... La solution de la question reste donc affaire d'appréciation personnelle. En tous cas, quelle que

soit la personne qui découpe, il est prudent de faire étendre devant elle un petit napperon de grosse toile bise ajourée ou frangée, destiné à recevoir les éclaboussures de graisse causées par le découpage au lieu et place de la nappe qui, souvent, le premier jour où elle sert, se trouve ainsi constellée de taches de jus.

Une chose essentielle que ne doit pas oublier la personne qui sert, c'est de se rendre compte, d'un coup d'œil, de la quantité qu'il faut attribuer à chaque convive afin que les derniers servis ne risquent pas de voir leur assiette rester vide ou à peu près.

SERVICE FAIT PAR LES DOMESTIQUES

Dès que l'on n'est plus dans l'intimité et que l'on réunit quelques amis, il est plus correct de faire offrir par la domestique le plat contenant les mets disposés en portions faciles à prendre ; ce service se fait par derrière. On présente le plat à gauche afin que le convive puisse plus facilement se servir de la main droite.

Le plat doit être posé sur une serviette pliée et être muni d'une cuiller et d'une fourchette. Les sauces que l'on sert en saucières sont offertes en même temps si la domestique est assez habile pour tenir d'une main le plat et de l'autre la saucière, tout de suite après le service du plat, si elle se défie de son adresse.

Après chaque plat, l'assiette qui a servi doit être enlevée et remplacée immédiatement par une assiette propre, le convive ne devant pas rester un seul instant sans avoir devant lui une assiette vide ou remplie. Après le poisson, on change la fourchette. Pour que ce double mouvement soit bien fait, il faut habituer la domestique à prendre sur le desservant une assiette propre avant de venir changer l'assiette sale, et surtout l'empêcher d'empiler les assiettes et les fourchettes les unes sur les autres comme font certaines servantes qui cassent ainsi d'un seul coup des pyramides entières d'assiettes.

Si un convive demande du pain, de l'eau, du vin, la salière ou un condiment quelconque, la domestique doit se hâter de le servir ; elle doit guetter le moindre signe que lui font le maître ou la maîtresse de maison afin de l'exécuter sur-le-champ.

Avant le dessert, la domestique enlève tout ce qui a servi au repas, sauf les verres, c'est-à-dire les assiettes, fourchettes, couteaux, salières,

huilier, hors-d'œuvre, etc., puis, munie d'une brosse spéciale, elle balaye les miettes de pain et les petits croûtons qu'elle fait tomber dans un ramasse-miettes en bois ou en métal. Ensuite elle place devant chaque convive l'assiette à dessert contenant les couteaux à fruit et à fromage, l'un à lame d'argent, l'autre à lame d'acier, et le couvert à dessert : cuiller et fourchette disposées en croix. Elle met sur la table le dessert qui doit toujours avoir été préparé d'avance, et passe le fromage avec ou sans beurre, selon le goût des maîtres de la maison. Le fromage doit être accompagné d'un petit couteau spécial avec lequel on le coupe. Elle change les assiettes des convives qui ont mangé du fromage, passe l'entremets sucré, change de nouveau les assiettes et peut alors quitter la salle à manger, le dessert disposé sur la table ne nécessitant pas un service compliqué. Il est parfaitement admis que la maîtresse de maison fasse circuler les assiettes de petits fours et de menues friandises qui, toujours, doivent terminer un repas un peu soigné.

Aussitôt après le repas, on sert le café dans le salon. Sur un joli plateau recouvert d'un napperon sont disposés les tasses à café, la cafetière, le sucrier et le pot à crème. La domestique n'a à s'occuper que d'apporter le plateau et de le remporter quand le coup de sonnette l'en a avertie, les maîtres le servant eux-mêmes ou le faisant servir par les jeunes filles de la maison.

La Maison

E. VESCO DE KÉRÉVEN.

TRAIT DE CARACTERE

Isaac Newton avait un petit chien favori, qu'il appelait Diamant. Quand il rentra, un jour qu'il avait laissé le chien seul pendant quelques instants, il trouva, à sa grande mortification, que Diamant avait renversé une bougie allumée au milieu de ses papiers ; et le travail de bien des années, à peu près terminé, gisait presque réduit en cendres. Sir Isaac était déjà très avancé en âge, cette perte devenait irréparable ; néanmoins, sans même frapper le chien, il se contenta de le reprimander par cette exclamation : " Diamant, Diamant, que tu sais peu le mal que tu as fait ! "

Recettes

SOUPE AUX POMMES DE TERRE :

Détail : Deux tiers tasse de lait, un sixième tranche d'oignon, 1-4 tasse purée de pommes de terre, $\frac{1}{2}$ c. à table de beurre, $\frac{1}{2}$ c. à table de farine, 1-4 c. à thé de sel, poivre, sel de célerie.

Faire cuire une pomme de terre moyenne, la passer au presse-purée, faire chauffer le lait avec l'oignon, enlever celui-ci ; ajouter le lait à la purée de pomme de terre. Fondre le beurre dans une petite casserole, ajouter la farine, les assaisonnements, bien mélanger et verser sur la première préparation ; faire jeter un bouillon, passer à la passoire fine et servir avec persil.

MACARONI AUX HUITRES :

Faire cuire à l'eau bouillante salée 1-4 tasse de macaroni, l'égoutter, le rafraîchir. Beurrer un petit plat à gratin. Placer une couche de macaroni, disposer sur le dessus 6 huitres roulées dans la farine, assaisonnées de sel et de poivre ; parsemer de q. q. noisettes de beurre, ajouter un rang de macaroni, couvrir le dessus de 2 noisettes de beurre, ajouter le reste de macaroni, couvrir le dessus de 2 c. à table de miettes de biscuits soda ou de pain mettre 3 noisettes de beurre et cuire à four chaud 12 à 15 minutes.

CERVELLE DE VEAU EN SAUCE :

Faire tremper $\frac{1}{2}$ heures la cervelle à l'eau froide, enlever la peau qui la recouvre, la faire cuire 15 minutes à l'eau bouillante salée, la retirer, l'égoutter, réserver l'eau de la cuisson. Faire une sauce avec $\frac{1}{2}$ c. à table de beurre, 1 c. à table de farine, $\frac{1}{2}$ tasse de liquide chaud, eau de cuisson et lait, cuire 5 à 8 minutes. Couper la cervelle en morceaux, faire réchauffer ceux-ci 3 minutes dans la sauce ; au moment de servir, assaisonner de sel, poivre, lier avec 1 jaune d'œuf.

ASPERGES SUR ROTIES :

Prendre un tiers tasse de pointes d'asperges en conserves, les passer à l'eau fraîche, les cuire

1 minute dans un peu d'eau bouillante, les égoutter, les faire revenir dans une petite poêle, avec 1 c. à table de beurre, assaisonner. Préparer 1 rôtie de pain ou de biscuit soda, la beurrer légèrement, la tremper vivement dans 3 c. à table de lait chaud, la déposer dans un plat chaud et disposer sur le dessus les asperges. Servir de suite.

TAPIOCA AU CAFÉ :

Détail : 2 c. à table de tapioca fin, un tiers tasse infusion de café, 2 c. à table de sucre, 1-4 c. à thé de vanille. Cuire le tapioca et l'infusion du café 25 à 30 minutes au bain-marie, puis ajouter le sucre, la vanille, verser dans un moule trempé à l'eau froide, faire prendre au frais. Démouler et servir avec crème fraîche et sucre fin.

POUDING A L'ORANGE :

Détail : $1\frac{1}{2}$ c. à table de beurre, 1-4 tasse de sucre, 1 jaune d'œuf, 2 c. à table de lait, $\frac{1}{2}$ tasse de farine, 3-4 c. à thé de poudre à pâte, un huitième c. à thé de sel.

Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre, 1 œuf battu, le lait, la farine tamisée avec le sel et la poudre à pâte. Battre énergiquement, verser cette préparation dans deux petits moules bien beurrés cuire à four modéré. Servir avec la sauce suivante :

SAUCE A L'ORANGE :

Battre 1 blanc d'œuf en neige ferme, lui ajouter graduellement un tiers tasse de sucre en poudre, battre constamment, puis 3 c. à table de jus d'orange et $\frac{1}{2}$ c. à thé de jus de citron.

Le petit Robert aborde sa maman avec des airs mystérieux :

— Dis, maman, n'avais-tu pas recommandé à la servante de fermer toujours à clé le buffet de l'office ?

— Pourquoi cette question ?

— Je vais te dire, petite mère : hier soir, elle ne l'avait point fermé ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux qui restaient.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fait partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

DEVINETTES

1.— Le comble de la force est de soulever l'indignation générale.

2.— Les deux notes de la gamme qui peuvent se prendre l'une pour l'autre sont *fa* et *si*, parce qu'on dit *facétie* (*fa c'est si*).

CHARADE DE FANTASISTE

Mât — de — laine — Madeleine.

MOT DÉCROISSANT

J A U N E
A U N E
U N E
N E
E

REBUS N° 21

Mot à mot : Lame o — dé — STI donne DU —
RE lie F — haut TAL — an.

La modestie donne du relief au talent.

A envoyé des solutions partielles : M. J.-E. Monette, St-Philippe de Laprairie ; Marie-Jeanne Grisé, St-Césaire.

A trouvé toutes les réponses justes : M. Pierre Caron, Ferme expérimentale, Ottawa.

Le prix a donc été attribué à M. Caron.

CONCOURS No 28

DEVINETTES

1.— Quelle est la plante qui ne porte ni fleurs ni fruits et qui cependant est le plus utile à l'homme ?

2.— Quel est le vers d'un poète classique où il est question d'une addition et d'une soustraction ?

CHARADE

Mon premier croît près des ruisseaux,
Mon deuxième est un jeu d'enfant,
Et mon tout est une fleurette du printemps.

ENIGME

Devine-moi, car j'en suis digne ;
Je me cache lorsque je sers ;
C'est presque toujours dans des vers,
Et l'on me trouve à chaque ligne.

RÉBUS NO 22



Les verbes en "oir"

Nos fidèles abonnés liront avec intérêt cette spirituelle fantaisie de G. d'Azambuja publiée par le Noël du 10 novembre dernier.

Nos écoliers se sont remis au travail. Entre autres choses qu'ils découvrent en arpentant les sentiers fleuris de la grammaire, c'est que l'égalité ne règne pas plus parmi les mots que parmi les hommes. Nous ne voulons pas parler ici des "mots sénateurs" et des "mots roturiers" violemment égalisés par Victor Hugo — qui, du reste, après avoir promis d'appeler le cochon par son nom, le désigne dans *Sultan Mourad* sous le nom plus sénatorial de "pourceau", — mais de la faveur inégale dont jouissent, dans le langage courant, les termes disponibles. Il en est qu'on néglige ; il en est qu'on emploie à chaque instant ; il en est qui sont stériles ; il en est qui font continuellement des petits. Parmi les verbes, notamment, il paraît qu'on doit distinguer les "conjugaisons vivantes" et les "conjugaisons mortes".

La première conjugaison surtout est terriblement accapareuse. Elle possède à elle seule 3,600 verbes simples, sans compter les dérivés, ce qui est scandaleux si l'on songe que tous les autres conjugaisons réunies ne peuvent mettre en ligne, contre ce formidable effectif, qu'un contingent de 300 verbes. Il est vrai que la quatrième conjugaison conserve le verbe *vaincre*, mais ça ne l'empêche pas d'être battue.

Quant à la troisième conjugaison, celle des verbes en *oir*, saviez-vous bien de quel misérable bagage elle doit se contenter ? De 17 verbes simples, pas un de plus ! renforcés peut-être d'une demi-douzaine de dérivés, 17 contre 3,600 !

Et l'on prétend qu'il y a une justice !

C'est cette pauvre conjugaison, hélas ! qui renferme les verbes *choir* et *déchoir*. Et au moment où son sort risque de nous *émouvoir* la première conjugaison, l'accapareuse, invente surnoisement le verbe *émotionner*, qui, profitant de notre culte pour les longs mots prétentieux, travaille à faire tomber son concurrent en désuétude.

Ils sont pourtant bien intéressants ces quelques verbes en *oir*, qui subsistent dans la langue, glorieuses épaves de sa première formation. Ils sont peu nombreux, mais combien significatifs, et d'une valeur qui compense ce petit nombre ! N'ont-ils pas parmi eux, précisément, le verbe *valoir* ? Toute l'existence économique des peuples, tout le tourbillon des affaires est suspendu à ce mot magique, et la grandeur morale pareillement.

Songez aussi au rôle du verbe *voir*. Bien peu sont usités au même degré. On s'en sert pour parler de ce qui est sous les yeux et de ce qui n'y est pas. Les aveugles même l'utilisent pour exprimer leur simple connaissance. *Voir* procure au langage une sorte de passif déguisé sous l'actif. Pour dire que les espérances de quelqu'un se sont écroulées, on dit qu'il a vu crouler ses espérances. "Quand je vois !... quand je vois !..." s'écrie Petit-Jean dans son réquisitoire des *Plaideurs*, et c'est bien à tort que l'Intimé réplique : "Quand aura-t-il tout vu ?" Car on n'a jamais fini de tout voir.

Voir est le fait d'un seul sens. *Percevoir* est le fait de tous. La troisième conjugaison embrasse donc tout le domaine sensible. Mais elle fait mieux. Après la vision des sens, la vision de l'âme ; après l'image, l'idée. C'est la même conjugaison qui permet à l'esprit de *concevoir*. Et nous voici installés dans le domaine de la raison. De la raison seulement ? Non, de la science. De *concevoir*, nous passons naturellement à *savoir*.

Les finales en *oir* seraient-elles donc particulièrement philosophiques ? Trois verbes vont nous répondre, trio mystérieux dont les éléments s'évoquent volontiers l'un l'autre : les verbes *pouvoir*, *devoir* et *vouloir*. Trois choses différentes sans doute, et combien unies cependant, toutes trois nous élevant dans la sphère puissante de la volonté, sur le terrain fortifié du libre arbitre, vers les sommets sacrés de la morale.

Si nous y joignons *émouvoir*, déjà nommé, nous avons toute l'âme humaine, avec ses puissances diverses, sensitive, affective, intellectuelle, active, libre, responsable. Vraiment, il y a plus de choses dans ces trois rimes en *oir* que dans le "quoi qu'on die" de Trissotin, bien qu'un "million de mots" s'y trouvât sous-entendu.

A la liberté fait écho la nécessité. A *pouvoir* et à *vouloir* riposte *falloir*. *Devoir* ne désignait

que la loi morale ; *falloir* englobe toutes les lois morales ou physiques. C'est la cause engendrant l'effet ; c'est la fin réclamant le moyen. C'est tantôt la conscience qui crie, et tantôt la fatalité qui passe. C'est l'avenir inévitable qui s'annonce et qui va *échoir*. Ce sont les eaux du ciel ou les calamités qui vont *pleuvoir*. Malheur à l'ambitieux qui a porté trop haut ses rêves, l'événement va le *décevoir*.

Si nous rappelons *choir* et *déchoir*, nous constatons que la note mélancolique n'est pas absente dans la maigre liste de nos vieux verbes. Après avoir fourni des expressions aux énergies de l'âme, elle en offre au découragement, à l'inertie, à la fatigue, à ceux qui veulent *s'asseoir*.

*

* *

Ces quelques exemples montreraient suffisamment combien une petite place, dans la langue, peut être une place privilégiée. Mais tout cela n'est rien dès que l'on aperçoit (*apercevoir*, répétition nuancée de *voir*) le privilège conféré à la troisième conjugaison par la possession du verbe *avoir*. *Avoir*, l'auxiliaire universel, le passe-partout qui sert de clé à toute conjugaison, en un mot, le plus employé et le plus indispensable de tous les verbes, puisqu'il est nécessaire au verbe être lui-même.

On ne peut être sans avoir.

Et peut-être cette particularité grammaticale aidera-t-elle à comprendre l'importance sociale de la propriété. Pour vivre, il faut posséder, quoi qu'en disent les socialistes.

Cette idée de la propriété, rayonnement de la personne sur les choses, se subtilise pour ainsi dire dans le verbe *avoir*. J'ai faim, j'ai soif, j'ai chaud, j'ai froid, j'ai tort, j'ai raison. La faim, la soif, le chaud, le froid, le tort, la raison deviennent des annexes de la personne ; elle en est propriétaire. Et quand elle dit : " J'ai pensé, j'ai aimé, j'ai chanté ", la pensée, le chant, l'amour sont des acquisitions, perdues peut-être, mais qui ont constitué des enrichissements de la personne à un moment quelconque du passé. Et, lorsque l'enrichissement se produit, c'est encore un verbe en *oir*, *recevoir* qui est chargé d'exprimer cette annexion d'une chose à la personne.

Or, quel rôle, soit dit en passant, ce dernier verbe ne joue-t-il pas dans les aspirations

humaines ? Où vont tous ces hommes dans la rue ? Où courent-ils ? Qui les fait aller à leur travail, à leurs affaires, et même à leurs plaisirs, sinon l'unanime désir de *recevoir* quelque chose ?

On le voit donc, le petit contingent de la troisième conjugaison n'a rien de banal. Ce sont des verbes rares, mais puissants, et enracinés pour ainsi dire au cœur de la nature humaine. C'est même pour cela, sans doute, qu'ils n'ont pas disparu, malgré le flot montant des néologismes et l'impitoyable évolution du langage.

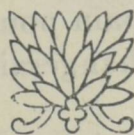
Les verbes en *er* pourront doubler, tripler, quadrupler. On pourra inventer des termes comme marmiter, crapouilloter, survoler, rescaper, ovationner, solutionner, handicaper, standardiser, pasteuriser, radiographier, comme on créait naguère télégraphier, téléphoner, photographier, anesthésier, et tant d'autres. Debout ! les morts de la conjugaison morte ! Le petit bataillon sacré des verbes en *oir*, malgré quelques glorieux invalides, demeurera longtemps invaincu, jetant sa note de pittoresque archaïque et d'originalité savoureuse au milieu de la monotonie croissante de notre langage civilisé.

G. D'AZAMBUJA.

PREMIERE MESSE EN AMÉRIQUE

C'est dans l'île d'Haïti que fut célébrée, en 1493, par le P. Juan Perez, ami et conseiller de Christophe Colomb, la première messe en Amérique.

Ce Père, gardien ou supérieur du monastère de la Rabida, en Espagne, avait encouragé le vaillant découvreur, dont il avait rendu possible le premier voyage par ses instances auprès de la Cour. Il voulut accompagner son noble ami dans son deuxième voyage. Ils atterrirent à Hispaniola, ou Haïti. Le P. Perez bâtit une pauvre chapelle à Pointe Conception, la première chapelle du Nouveau-Monde, et " là, en la fête de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre, il offrit le premier sacrifice de la messe et, au nom de Jésus-Christ, il bénit la terre à la découverte de laquelle il avait pris une part si visible."





A DIRE

Les berceuses de l'Enfant Jésus

LÉGENDE PROVENÇALE

I.— *Le Printemps*

Bonjour, bonjour, bel enfançon !
 Je suis la charmante saison
 Qui donne parure fleurie
 Aux bois, aux champs, à la prairie.
 J'apporte mes plus belles fleurs :
 Je vous en offre une brassée.
 Prenez pour berceuse empressée
 La saison aux fraîches couleurs.

L'enfant Jésus

Je ne veux point d'une coquette
 Pour me bercer dans mon sommeil :
 Je veux voir, près de ma couchette,
 La Modestie à mon réveil.
 Je n'accepte de ta brassée
 Qu'un rameau d'aubépine en fleurs.
 Ma tête en doit être enlacée
 Au jour sanglant de mes douleurs.

II.— *L'Été*

Bonjour, bonjour bel enfançon !
 Moi, je suis l'ardente saison
 Qui du blé fait jaunir la gerbe
 Et des prés verts fait mûrir l'herbe.
 Mieux qu'une troupe de pinsons,
 Je charmerai, vive et joyeuse,
 Si vous me prenez pour berceuse,
 Votre enfance par mes chansons.

L'Enfant Jésus

Je ne veux point d'une volage
 Pour me bercer dans mon repos ;
 Je n'ai souci de ton ramage,
 Mais ta gerbe arrive à propos.
 Ma Mère en étendra la paille
 Qui nous servira de tapis.
 En pain pour l'âme qui défaille,
 Je changerai tes beaux épis.

III.— *L'Automne*

Bonjour, bonjour, bel enfançon,
 Moi, je suis la riche saison
 Qui porte fière, pour couronne
 Les doux fruits que ma main moissonne.
 J'enrichirai votre maison.
 Prenez-moi pour votre berceuse.
 Je ne suis point nécessiteuse :
 Vous aurez de tout à foison.

L'Enfant Jésus

Je ne veux point de tes richesses
 Qu'accompagne tant de fierté :
 Je me contente des caresses
 D'une rigide pauvreté.
 Mais je prends dans ta corbeillée
 Cette grappe de beau raisin :
 Tu la verras, émerveillée,
 Se changer en un sang divin.

IV.— *L'Hiver*

Bonjour, bonjour, bel enfançon !
 Moi, je suis la dure saison :
 Sous mes auspices rien ne lève ;
 Je n'ai ni fruits, ni fleurs, ni sève.
 Acceptez un morceau de bois.
 Mais ne prenez pas pour berceuse
 Une pauvrete, une frileuse :
 Vos petits membres sont si froids !

L'Enfant Jésus

Viens, au contraire : c'est toi-même
 Que je choisis pour me bercer ;
 Viens, de ta rude main que j'aime,
 M'endormir et me caresser.
 Je garde ton présent modeste ;
 Ce bois mort, presque vermoulu,
 Doit reverdir, arbre céleste,
 Et porter le fruit du salut.